



Le roman québécois Page D 3  
Le feuilleton Page D 5



Sylvie Readman Page D 6  
Grille télé du week-end Page D 7  
Formes Page D 8

# LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 JANVIER 1997

Marcelle Ferron

## L'esquisse d'une biographie

Une retranscription d'entrevues, réécrite et mise en forme, donne l'occasion de s'introduire à l'œuvre et à la vie de l'une des artistes marquantes de l'art québécois.

PIERRE CAYOUILLE  
LE DEVOIR

Le jeune éditeur Michel Brûlé ne manque pas d'audace. Sa petite maison, Les Intouchables, créée il y a trois ans, tient le coup contre vents et marées. Du mémorable *Le Québec me tue* de la jeune Hélène Jutras jusqu'à *PQ de sac*, un pamphlet tout chaud traitant des relations qu'entretient le Parti québécois avec les communautés ethniques et culturelles, Brûlé a publié à ce jour quelque 35 titres.

Le jeune éditeur trouve quand même le temps d'écrire. Michel Brûlé publiait ainsi une biographie de Marcelle Ferron intitulée *L'Esquisse d'une mémoire*. L'entreprise est sans prétention, à l'image de Brûlé. «Ce n'est surtout pas un livre savant, ni un livre de référence. Je ne voulais pas faire un livre sectaire mais plutôt un ouvrage accessible à un large public», prévient-il.

Le genre biographique comporte deux pièges. Ou bien l'auteur verse dans l'hagiographie, ou bien il déboulonne méthodiquement une statue. Brûlé a évité ces deux écueils sans pour autant accoucher d'un chef-d'œuvre.

Son entreprise s'apparente plutôt à une «introduction» à l'artiste et à son époque, celle du *Refus global* et des automatistes. Les spécialistes de l'histoire de l'art qui s'y aventureront ne pourront qu'en sortir déçus. On n'y trouve ni analyse profonde, ni réflexion édifiante sur l'art. Brûlé a plutôt choisi de raconter, en toute simplicité et de façon linéaire, la vie exceptionnelle de Ferron. Personne ne pourra lui reprocher cette heureuse initiative. Il n'y aura jamais assez de livres d'histoire et de biographies consacrés aux grands artistes québécois de ce siècle. Des milliers de jeunes lecteurs, entre autres, prendront plaisir à découvrir qui était l'auteur de la superbe verrière de la station de métro Champ-de-Mars. D'autant plus que l'éditeur a enrichi l'ouvrage de trois cahiers de photos et de reproductions d'œuvres de l'artiste.

Michel Brûlé a rencontré Marcelle Ferron en juin 1995. Il lui avait demandé d'illustrer l'ouvrage collectif *Je me souverain*. Le jeune auteur-éditeur avait été impressionné par sa rencontre. «Ce qui m'a tout de suite séduit chez elle, c'est sa façon de raconter les choses. C'est une conteuse extraordinaire. Sa vie est d'un très grand intérêt. Non seulement d'un point de vue artistique mais aussi d'un point de vue social. Cette femme a traversé le siècle», dit-il.

L'aventure a duré trois mois, l'été dernier. Le jeune homme et la vieille dame se rencontraient une fois par semaine. Brûlé braquait son magnétophone. Le livre est ni plus ni moins la retranscription — réécrite et mise en formes — de ces conversations.

### Le fil d'une vie

En près de 300 pages, on remonte lentement le fil de la vie de Marcelle Ferron depuis sa naissance, le 24 janvier 1924. On revoit son enfance marquée par la tuberculose osseuse,

VOIR PAGE D 2: FERRON

## François Truffaut

## derrière l'écran

François Truffaut dans une scène de *La Chambre verte*, en 1978. «Je suis fidèle aux morts, je vis avec eux...», disait-il.

Pour lui, la vie, c'était l'écran, l'ultime refuge, les films des autres que l'on dévore à coups de trois par jour, puis les siens qui témoignent des passions, des ratures, des fragilités d'une existence toujours en quête d'une œuvre nouvelle, d'un amour plus incandescent. François Truffaut fut «l'homme cinéma» dont la vulnérabilité se découvre dans la quête minutieuse de cette biographie nouvelle signée Antoine de Baecque et Serge Toubiana.



ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Il fut l'une des personnalités les plus fascinantes du cinéma français, fascinante parce que souvent insaisissable, portée par un talent, une blessure ancienne née d'une enfance incomprise, un opportunisme, une fébrilité, une énergie fragile. François Truffaut, le jeune loup de la critique aux *Cahiers du cinéma* qui lessiva de sa prose assassine le «cinéma français de qualité» avant de s'élaner sur la Nouvelle Vague, le talent brûlant des *Mistons*, des *400 Coups* et de *Jules et Jim*, le cinéaste qui devint au fil des ans, ironie du sort, le nouveau porte-étendard du cinéma de qualité français, méritait bien cette imposante brique patiemment fouillée et passionnante que lui consacrent aujourd'hui An-

toine de Baecque et Serge Toubiana. Cette biographie-fleuve du réalisateur de *La Nuit américaine* nous livre le visage déchiré d'un homme fou du cinéma (et de ses actrices), perpétuellement insatisfait, sautant d'une crise à l'autre. «Il y a dans la trajectoire de Truffaut un parfum romanesque qui le rattache au XIX<sup>e</sup> siècle, ce qu'on pourrait appeler la marque de la destinée», écrivent à quatre mains les auteurs.

*Les 400 Coups*, son premier long métrage si réussi, avait déjà évoqué l'enfance ballottée, clandestine. Dans cette biographie, elle éclate, pathétique, comme un déchirement intime, jamais consolé. Il fut en 1932 le fils illégitime, longtemps renié, abandonné,

VOIR PAGE D 2: TRUFFAUT

Cahier spécial

Le 1<sup>er</sup> février 1997

LE DEVOIR

Tombée publicitaire: le vendredi 24 janvier 1997

# Rentrée littéraire

L I V R E S

TRUFFAUT

L'homme des revirements

SUITE DE LA PAGE D 1

puis récupéré par sa mère et son beau-père mais toujours négligé, l'enfant sauvage qui demeurera toute sa vie le grand défenseur du droit à un premier âge heureux, élevé seul, à la dure, sans amour. Il eût pu tourner mal comme on dit, n'eût été sa curiosité insatiable, sa boulimie de cinéma et de littérature. Trois films par jour et trois livres par semaine; tel est le refuge de son adolescence, histoire d'oublier «une mère qui ne me supportait que muet». Truffaut fut l'homme également de ses rencontres, celle, capitale, d'André Bazin, de Jean Genet aussi, le poète maudit, délinquant en qui Truffaut se reconnaissait et qui lui donna son amitié. Comme celle d'Henri Langlois, le passionné et brouillon conservateur de la Cinéma-thèque française qui lui ouvrit la porte de son antre, sans compter les Cocteau, Hitchcock et compagnie, famille d'élection qui fut le nourrir intellectuellement, faute de lui apporter ce qui lui manquait le plus: son vrai père.

La vie de Truffaut, fertile en rebondissements, n'allait jamais cesser d'inspirer son œuvre, à travers la série des films mettant en scène Antoine Doinel bien sûr (personnage incarné par son alter ego Jean-Pierre L  aud), mais aussi pétrissant d'éléments autobiographiques la plupart de ses scénarios, de Jules et Jim    La Chambre verte en passant par L'homme qui aimait les femmes et Tirez sur le pianiste.

Autodidacte qui devint cinéaste à force de consommateur du cinéma et de s'approprier les styles qu'il admirait, l'érudition cinéphilique de Truffaut sera mise très tôt à contribution à travers son implication dans les cin  clubs, le cercle Cinéma qu'il fonda en 1948, puis le journalisme à la petite semaine enfin la critique, qu'il marqua au fer rouge.

Truffaut fut l'homme des revirements. Celui qui avait aimé d'amour le cinéma français allait dans l'après-guerre découvrir et adorer le cinéma américain au point de partir en croisade contre le septième art maison de papa. Son virulent papier dans les Cahiers du cinéma «Une certaine tendance du cinéma français» en janvier 1954 fera date. Il marquera l'av  nement des jeunes turcs de la critique, tous ces Rivette, Godard, Chabrol, Truffaut et compagnie qui allaient passer la tradition française au vitriol avant de faire le grand bond à la réalisation en créant la Nouvelle Vague. Polémique, hussard, prolifique, Truffaut fit le grand ménage dans le cinéma français avant de plonger dedans tête baiss  e.

Il eut des vies superposées en couches successives. Le cinéphile, le producteur, l'homme à femmes qui eut des aventures avec ses armadas d'actrices, le critique balayé par le cinéaste qui s'affirma, le jeune homme qui signe son court métrage Les Mistons puis ses Quatre cents coups en se laissant financer par sa future femme, Madeleine Morgenstern, et son beau-père distributeur. Arriviste, François Truffaut? A sa manière. Le rebelle fut aussi le nouveau riche au volant de sa Facel-Vega, habillé par Ted Lapidus et par Cardin.

Celui qui s'est emporté jadis contre «le fric qui pourrit les cinéastes bourgeois», ne mènera pas tout compte une fait une vie et une carrière si différentes de ceux qu'il avait pourfendus. En attendant, il sera catapulté chef de film du nouveau cinéma, tandis que Resnais et Godard jouaient davantage les théoriciens ou les expérimentateurs.

C'était avant que le torchon ne brûle entre Godard et Truffaut. Le cinéaste de Pierrot le fou se sentira trahi par le «réalisateur bourgeois, récupéré» qu'il verra en Truffaut. Cette biographie remonte d'ailleurs à la source du conflit entre les deux hommes, leurs



ANTOINE DE BAECCUE, SERGE TOUBIANA Truffaut Biographies NRF Gallimard

altercations (Truffaut met l'animosité godardienne sur le compte de la plus verte jalousie).

Truffaut c'est aussi Jean-Pierre L  aud, adopté presque enfant à travers son propre rôle dans Les Quatre cents coups, puis gardé dans son écurie, non seulement dans les œuvres du cycle Doinel mais aussi sur la distribution des Deux anglaises et le continent, de La Nuit américaine, etc. Ce L  aud qui deviendra d'ailleurs une ombre après la mort de Truffaut.

La carrière de Truffaut sera tapissée tant d'échecs que de succès commerciaux. Avoir démarré avec Les Quatre cents coups, prim  , célébré n'avait pas aguerri aux mauvaises critiques. Elles viendront bientôt, d  s Tirez sur le pianiste, qui fut   reint   et s'  crasa en salles. Mais le triangle amoureux Jules et Jim le remettra en selle, film qui bouleversera Renoir,   blouira Cocteau. Sa filmographie sera en montages russes, tant   ascendante, descendante, mais consacrée. Petit à petit, le cinéaste des tournages extérieurs évoluera vers les films de studio. Adèle H. et La Chambre verte témoigneront de ces revirements.

L'ex jeune loup de la critique ne fut pas un homme très engagé socialement et, mis à part la bataille qu'il livra en 1968 pour sauver Henri Langlois menacé de destitution à la tête d'une Cinémathèque qu'il avait fondé, Truffaut restera avant tout un individualiste, se battant surtout pour la cause de l'enfance malheureuse à travers des films comme L'Enfant sauvage. Son amour du cinéma qui fut la passion de sa vie ne s'exprimera jamais si bien que dans La Nuit américaine, une déclaration de foi dans le septième art, qui lui vaudra d'ailleurs l'oscar du meilleur film étranger et accroîtra sa notoriété américaine, d  j grande.

La biographie de Toubiana et de Baecque nous fera explorer le plateau de tous ses tournages, l'éternel le angoisse du cinéaste qui ne sera jamais aussi éloquemment palpable que dans La Chambre verte, autel des morts où il se donna le premier rôle, film incompris mais où il eut l'impression d'avoir livré le plus intime de ses fidelit  s posthumes et de ses inquiétudes. On y rencontrera aussi l'homme à femmes, l'amant de Dorl  ac, de Moreau, de Deneuve, d'Ardant, de tant d'autres, toujours à la poursuite d'un nouvel idéal féminin, jusqu'au cancer qui devait l'emporter un certain 21 octobre 1984, scellant le destin d'un homme qui s'est senti toute sa vie inachevé, porteur d'un chagrin inguérissable et qui décida tout jeune que la vie, d  c  dem  nt, c'était l'écran.

FRANÇOIS TRUFFAUT

Antoine de Baecque et Serge Toubiana Gallimard, NRF, Paris, 1996 659 pages

SUITE DE LA PAGE D 1

maladie qui avait attaqué sa jambe gauche et qui allait la laisser infirme; son frère Jacques, l'écrivain immense, celui qui lui apportait des reproductions du Louvre et lui donnait le goût de la peinture tout en veillant à son éducation littéraire; son père Alphonse qu'elle aimait tant, un homme dévoué envers les plus démunis, celui qui l'a amenée à devenir indépendantiste; le passage mémorable à l'  cole des beaux-arts de Québec; sa rencontre, marquante avec Borduas; l'époque du Refus global, bien sûr, et ses amitiés avec Gauvreau et Mousseau et les belles années de l'automatisme. «L'esprit qui nous animait s'est bien sûr cristallisé dans le Refus global. Il y avait là une sorte de contradiction. En réalité, l'affirmation était davantage au centre de nos préoccupations que le refus. Pour nous, peindre, c'était affirmer et non pas refuser quelque chose. Pour mieux comprendre, il faut replacer ce manifeste dans le contexte de l'époque. Le monde vivait de très grands bouleversements; tout était remis en question. Faire table rase était dans l'air du temps», confie à ce pro-

pos l'artiste à son biographe.

Le récit se poursuit, s'attarde sur son exil en France, ses années de bistros et de vache maigre; sa brouille avec Riopelle, puis sa «carrière internationale», c'est-à dire ses succès successifs en France, en Suède, au Brésil, en T  choslavaquie, en Allemagne et dans de nombreux autres pays. Son retour à Montréal, en 1966, interromp   une carrière internationale qui aurait pu être encore beaucoup plus fulgurante.

Le livre de Michel Brûlé regorge d'anecdotes. On y apprend ainsi qu'un «haut fonctionnaire sous Trudeau» aurait offert à Marcelle Ferron un voyage en Chine, à quelques jours du référendum de mai 1980, de façon à ce que la grande artiste se taise. Elle a refusé, bien sûr. «Ma vie est une bataille pour rester droite avec mes idées de gauche! Tellement de gens sont récupérés. J'ai montré qu'il pouvait en être autrement», dira-t-elle.



MARCELLE FERRON L'ESQUISSE D'UNE MÉMOIRE J. C. Bouchard

Farouche indépendantiste, inlassable militante de gauche, féministe avant l'heure — «il n'a jamais été facile d'être une femme peintre» — Marcelle Ferron se montre en rupture avec les valeurs dominantes contemporaines. «En 1953, quand je suis partie du Québec pour m'installer en France, je pensais que c'était pour de bon. Je ne quittais pas ma patrie avec la rage au cœur. Dans le Québec des années 50 comme dans celui d'aujourd'hui, les forces libérales et conservatrices s'opposaient et, il faut bien l'avouer, le gros bout du b  ton était dans les mains des conservateurs. Toutefois, en regardant la société québécoise des années quatre-vingt-dix, totalement dépendante du modèle   tats-unien ultracapitaliste et néolibéral, je me demande où se situe la grande noirceur. Hormis pendant la Grande Dépression, a-t-on d  j vu plus de pauvres et d'exclus qu'aujourd'hui?», constate-t-elle.

Malgré toutes ses vertus «pédagogiques», l'ouvrage de Michel Brûlé souffre de quelques d  -

fauts aga  nants. L'auteur et son sujet versent parfois dans le name dropping. L'artiste nous raconte par exemple qu'un beau jour, elle s'est trouvée assise aux côtés de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir dans un café de la Rive Gauche. «Ces deux géants étaient là, à côté de moi, et je pouvais leur parler. J'hésitais et j'hésitais encore. Finalement, je ne leur ai pas parlé. Zut!» Et alors? Nous n'en avons rien à cirer. De la même manière, l'artiste raconte avoir aper  cu Louis-Ferdinand Céline, assis près de sa maison et entouré d'animaux. Et alors?

L'  diteur a cru bon, par ailleurs, de reproduire, à la fin de l'ouvrage, quelques articles de journaux consacrés à Marcelle Ferron au fil des ans. Le hic, c'est que la qualité de reproduction laisse tellement à désirer qu'il est parfois impossible de lire les textes en question.

L'ESQUISSE

D'UNE MÉMOIRE

Marcelle Ferron Propos recueillis par Michel Brûlé Les Intouchables, Montréal, 1996

LA VIE LITTÉRAIRE

LE DEVOIR

Pivot salue Miron

L'animateur et homme de lettres Bernard Pivot a rendu hommage au regretté poète québécois Gaston Miron dans le cadre de son émission Bouillon de culture que les Québécois ont pu voir le dimanche 12 janvier dernier sur les ondes de TV5. On a, pour l'occasion, rediffusé des extraits du passage de Gaston Miron à l'émission littéraire Apostrophes, au début des années 80. «C'était un grand poète», a dit Pivot,   mu.

Salon du livre de la Côte-Nord

Le 13<sup>e</sup> Salon du livre de la Côte-Nord aura lieu du 20 au 23 février à l'  cole Jean-Du-Nord de Sept-  les sous le thème «Bon livre... beaux rêves!». Suivront plus tard les salons du livre de l'Outaouais (du 19 au 23 mars), de Trois-Rivières (du 30 avril au 4 mai) et de l'Abitibi-Témiscamingue (du 8 au 11 mai). Le Festival de littérature de l'UN  Q aura lieu du 9 au 16 mai, à Montréal.

Margaret Atwood honorée

L'  crivain Margaret Atwood recevra le 4 février prochain, à New York, la Médaille de littérature du National Arts Clubs, une institution américaine. Margaret Atwood est la deuxième Canadienne, après Robertson Davies, à recevoir cet honneur. Saul Bellows et John Updike ont d  j reçu la même distinction.

Un nouveau multimillionnaire du livre

Un septième roman de l'Américain Patricia Cornwell, Morts en eaux troubles, paraîtra le 27 janvier prochain chez Calmann-Lévy. L'auteur de Une mort sans nom et autres best-sellers traduits dans plus de 24 pays a

signé récemment un contrat de 24 millions U.S. pour trois romans avec l'éditeur américain Putnam.

Les 20 ans de Possibles

Pour souligner son vingtième anniversaire, la revue Possibles rend hommage, dans sa dernière livraison, à deux membres de la petite équipe qui a conçu et lancé la revue: Roland Giguère et Gaston Miron, deux poètes qui, aux yeux d'André Thibault, «n'ont pas de disciples, au sens servile et ennuyeux du terme, mais des héritiers, oui». Possibles donne la parole à Suzanne Jacob, Normand Baillargeon, Georges Anselme, Jean Royer, Bruno Roy et Jean-Luc Gouin. Ce numéro de Possibles a été publié quelques jours avant la mort de Gaston Miron.

Les Contes urbains dans Moebius

La revue Moebius reprend en ses pages la cuvée 1996 des Contes urbains du théâtre Urbi et Orbi. On y trouve des textes d'Yvan Bienvenue, Denise Boucher, Jean-François Caron, Diane Dufresne, Pierre Lebeau et Isabelle Mandalian. Un texte poétique de Françoise Le Gris et une pièce en deux actes de Fulvio Caccia complètent ce numéro 71 de Moebius.

Visites d'auteurs

L'écrivain français Yves Berger sera professeur invité au Département d'études littéraires de l'Université du Québec    Montréal à la session d'hiver 1997. L'auteur de Immobile dans le courant du Fleuve (prix Médicis 1994, Grasset) donnera quelques conférences publiques. Par ailleurs, Jacqueline Harpman, auteure d'Orlando (prix Médicis 1996, Grasset) sera de passage au Québec du 15 au 24 mars. Enfin, l'auteur du livre Enseigner la vérité (Stock), Jean-Paul Jouary, séjournera au Québec en avril.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Une petite histoire

MADemoiselle Chon du Barry ou les SURPRISES DU DESTIN

Frédéric Lenormand Robert Laffont, Paris, 1996 175 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

Beaumarchais a dit d'elle, de cette demoiselle, dans ses Mémoires, qu'elle était laide et qu'il y avait là une bénédiction puisque cela lui épargnait de devoir jamais entrer dans le lit d'un roi. Mais c'était modestie de sa part, ajoute Beaumarchais, «[...] car son esprit plaisait tant à Sa Majesté qu'il n'était pas impossible qu'il fut un jour passé outre sa laideur».

A partir d'une anecdote vraie mais peu connue Frédéric Lenormand a concocté un délicieux petit roman, brillant d'intelligence et d'humour sur lequel tous les amateurs d'histoire de France devraient se précipiter.

La Comtesse du Barry (née Jeanne B  cu) a été la ma  resse du roi Louis XV à partir de 1769. Guillotin  e sous la Terreur, elle a contribué à la colère du peuple face à la corruption et aux excès de toutes sortes dans lesquels s'était enfoncée la royauté. Belle mais sott  , elle devait son titre de comtesse à un mariage opportun avec un noble toulousain qui s'était empressé de filer à l'anglaise afin de laisser place (contre rémunération)    l'ascension

sociale de la belle Jeanne. Ce qui ne tarda pas.

Mais ce que nous ignorons généralement c'est que la Du Barry fut accompagnée à Versailles par sa belle-s  ur, mademoiselle Chon du Barry, laide et boiteuse, mais pleine d'esprit, qui servit de caution et de mentor à la ma  resse du roi, autrement incapable de tenir un tel rang avec l'élégance requise.

Frédéric Lenormand laisse la parole à cette observatrice ironique des m  eurs d'une société sur son déclin.

Que ce soit la méchanceté des courtisans, les vacheries de la dauphine Marie-Antoinette, une rencontre avec Voltaire, qui avoue ne point posséder de réponses mais se poser beaucoup de questions, la narratrice du roman se révèle époustouflante d'humour grinçant tout en faisant preuve d'une douce perversité à la hauteur des esprits qu'elle côtoyait.

Elle suivra la Comtesse du Barry dans son exil doré après la mort de Louis XV, échappera de peu au massacre de la noblesse sous la révolution et dira, avec lucidité, à la fin de sa vie, que son plus grand malheur aura été de n'être que la s  ur de Cendrillon. Morte en 1809, à 75 ans, Mademoiselle Chon du Barry constitue l'une de ces figures anonymes, et pourtant marquantes, qui n'ont pas laissé de trace dans l'Histoire, si ce n'est pour ceux, comme Frédéric Lenormand, qui s'acharnent à les débusquer et à leur donner enfin la parole.



Frédéric Lenormand Mademoiselle Chon du Barry Robert Laffont

HISTOIRE

Les phalanges animales

Les animaux ont depuis toujours été transformés en auxiliaires de combat

LES ANIMAUX-SOLDATS

Histoire militaire des animaux des origines à nos jours Martin Monestier Le Cherche Midi   diteur, Paris, 1996, 250 pages

JOCELYN COULON LE DEVOIR

Les animaux, presque tous les animaux, bien dressés et bien traités, deviennent les fidèles compagnons de l'homme. En temps de paix mais aussi en temps de guerre. Depuis que l'homme est entré en contact avec les animaux pour en faire mille et un usages domestiques, il a su les transformer en auxiliaires de combat. Tous, ou presque, ont été enr  giment  s: abeilles, moustiques, rats, chiens, chats, cochons, pigeons, hirondelles, dauphins, éléphants, chameaux, etc. Au cours de l'histoire humaine, pas une guerre ne semble avoir été livrée sans la participation de quelques phalanges animales.

Martin Monestier, journaliste et auteur de livres pour le moins cocasses sur l'histoire des monstres humains ou sur les techniques de suicide ou

d'exécution capitale, s'aventure maintenant dans le monde fascinant des animaux-soldats. Son nouvel ouvrage est un véritable trésor. Le texte, vif, document   et facile à parcourir, est rehaussé d'une iconographie stupéfiante et d'encadrés appropriés. Sous la plume de Monestier, le destin des hommes et des animaux est inséparable.

Les animaux partent à la guerre en même temps que les hommes. Dans l'Antiquité, Lucrèce raconte que certains peuples forment leurs têtes de colonnes de hordes de sangliers. Ramsès II s'entoure de fauves qui l'escortent durant les batailles. Les Romains jettent des essais d'abeilles aux troupes de leurs ennemis alors que d'autres peuples entretiennent des crocodiles autour de leurs places fortes. Au Moyen âge, les militaires attachent des matières incendiaires aux cous des bêtes qui, emportées par l'épouvante, se précipitent sur l'objectif. Lors de sa campagne d'Egypte, Napoléon remarque l'emploi fructueux que les Arabes font des dromadaires. Il ordonne immédiatement la création d'un régiment de dromadaires. Pendant la guerre du

LES ANIMAUX-SOLDATS HISTOIRE MILITAIRE DES ANIMAUX DES ORIGINES    NOS JOURS



Martin Monestier LES ANIMAUX-SOLDATS DOCUMENTS

Golfe, dauphins et otaries sont employés pour le repérage des mines.

Un travail de chien

De tous les animaux de guerre, ceux qui ont été — et demeurent encore — les plus utiles sont les chiens, les chevaux, les éléphants et les pigeons. Monestier consacre d'ailleurs l'essentiel de son livre à ces quatre animaux. Les chiens sont de tous les combats. De la Grèce antique à l'Amérique des conquistadors, en passant par les deux grandes guerres mondiales, ils chassent et dévorent les victimes, défendent leurs maîtres, alertent leurs régiments, espionnent l'ennemi, transportent des messages et des bombes, repèrent les pièges et détectent les mines. Les chevaux sont tout aussi actifs. Plus encore, ils accompagnent vraiment les hommes. «Partout où l'homme a laissé l'empreinte de ses pas pour se hausser au fil des siècles, de la barbarie à la civilisation, on retrouve nécessairement à ses côtés la marque des sabots

du cheval», écrit un historien du XIX<sup>e</sup> siècle, cité par l'auteur.

Et que dire de l'éléphant, cet animal mythique qui fit trembler Rome et assura à certaines dynasties indiennes le pouvoir sur l'Asie? Ce pachyderme terrifiait les soldats et pouvait mettre en déroule des armées entieres. Mais sa force colossale était aussi une faiblesse. Rendu furieux par les coups ou le feu, il avait la mauvaise habitude de se retourner contre ses maîtres et d'écraser leurs soldats. L'  l  phant a disparu du champ de bataille avec l'apparition des armes à feu.

Le pigeon, quant à lui, reste toujours en poste après quelques milliers d'années de service. Porteurs de messages sous les pharaons comme pendant la Deuxième Guerre mondiale, il a su constamment s'adapter, au point qu'un préfet français écrivait qu'après une guerre atomique, «les pigeons prêts et entraînés reprendraient alors leurs vols de liaison et seraient l'origine des premiers secours» alors que toutes les communications auraient été détruites.

Les hommes, écrit Monestier, se sont battus pour, et contre les animaux-soldats. Leur ferveur pour les bêtes donne parfois lieu à des actes insensés qu'on ne peut imaginer aujourd'hui. Ainsi, «les luttes obstinées et désastreuses [dans le royaume de Siam] n'eurent pour cause que la seule possession de l'éléphant blanc, fatale et malheureuse bête qui a coûté la vie à cinq rois». En Ethiopie et en Norvège, des chiens règnent pendant des années, entourés de valets en livrée, d'officiers, de courtisans.

Monestier révèle que pendant la Première Guerre mondiale, quelque 120 000 animaux furent décorés pour faits de guerre. Les animaux n'ont pas fini de servir les hommes, même dans leurs pires besognes.

AFFOLÉES Ginette Pelland

La Pleine Lune / Essai, 312 pages, 24,95 \$

[...] les travaux de madame Pelland constituent des actes de résistance intellectuelle. [...] Un essai majeur sur la séduction et la constitution de l'identité sexuelle.

ROBERT SALETTI, Le Devoir.

La psychanalyse ne peut se réduire à la cure psychanalytique proprement dite, elle questionne fondamentalement tous les aspects de l'activité humaine. Ginette Pelland aborde, à travers l'analyse de cas singuliers, la question de la séduction et de l'inceste, question qu'on ne peut penser uniquement depuis les termes d'une recherche clinique strictement affair  e    traquer l'objectivité des faits.



Ginette Pelland AFFOLÉES

L'ÉCHANGE DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD OUVERT 7 JOURS 10h    22h 3694 St-Denis, Montréal Métro Sherbrooke 849-1913 CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl Métro Mont-Royal 523-6389

## LIVRES

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

## Les pères de la génération sensible?

## LE PRINCIPE DU GEYSER

Stéphane Bourguignon  
Québec/Amérique  
Montréal, 1996, 208 pages

## LES ANNÉES CONFUSES

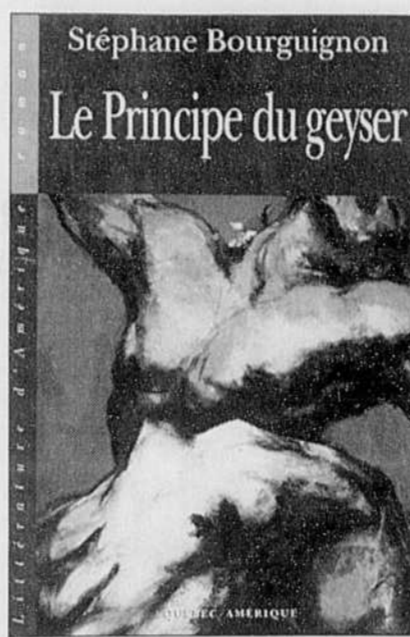
(récits)  
Patrick Nicol  
Triptyque  
Montréal, 1996, 94 pages

les familles, comme peuvent se vanter de l'avoir fait avant nous les copains *baby-boomers*, et le goût de l'engagement ferme pour la suite du monde, l'urgente nécessité de s'épanouir dans la sécurité et le bien-être des siens.

## Un parent terrorisé

Lorsque s'ouvre *Le Principe du geyser*, voilà Julien, le narrateur, revivant comme, cela lui arrive à chaque fois qu'il fait l'amour avec sa compagne, Annie, l'épouvantable beau moment de la naissance de leur enfant, Antoine. Comment désormais séparer les nuits d'amour de cet instant où l'on a fabriqué une autre petite personne et où l'on est devenu du coup un parent terrorisé? Chaque parent, peu importe la génération à laquelle il appartient, connaît sans doute le malaise. Dans la génération de Julien — à laquelle on a donné quelques noms qui m'échappent complètement, comme si d'y appartenir me gardait d'avoir en plus à la décrire (on est individualiste ou on ne l'est pas...) —, il faut commencer à compter au moins une autre donnée qui n'avait pas auparavant la même importance. Pour dire l'énorme changement en deux mots plats, la *responsabilité affective* peut-être: ce fait du père qui veut lui aussi tout vivre avec son enfant, de découvertes, d'apprentissages, de jeux, et le reste, et qui a une conscience désormais assez aiguë de la fabrication d'un fils manqué...

Pour Julien, qui n'a pas vu son père depuis dix ans et dont l'histoire montrera qu'il n'aurait pas dû chercher à le revoir de sa vie, l'idée est affolante qu'il pourrait devenir un père aussi pourri que le sien. Lorsqu'il quitte à reculons la maison pour passer une semaine seul au bord de la mer, comme sa compagne l'a fait tout juste avant lui, Julien ne cache pas ses appréhensions: «*J'ai revu l'expression d'Antoine, le visage plaqué contre la fenêtre, pendant que je descendais l'escalier. Et j'aurais pu superposer son petit visage au mien, vingt ans plus tôt, alors que mon père embarquait son gigantesque sac à dos dans le coffre d'une voiture de taxi.*» La mémoire de cette douleur, qui traverse sans jamais l'alourdir le roman de Bourguignon, donne au personnage de Julien une profondeur qu'il n'avait pas, me semble-t-il, dans *L'Avaleur de sable*. Porté par une écriture simple, que l'on peut aimer ou non tant voilà une machine qui répond vraisemblablement davantage au besoin du punch, du rire et de l'efficacité qu'à celui de la troublante



tout de go en scène un couple épuisé, Paul et Julie. «*Il faut d'abord qu'il passe le balai, puis que Julie lave la vaisselle. Ils se tiennent debout, bien droits et silencieux. L'eau glisse sur les mains de Julie, la poissière aux pieds de Paul, toute leur intimité, sale.*» L'écrivain poursuit avec de moins en moins de passion, il va sans dire, cette histoire connue. Puis il va très vite: il brise le couple de Paul et Julie, il envoie Paul chez Marie où l'amour ne va pas tellement mieux, et finalement il en a assez, et il passe à une autre histoire, oubliant pour toujours l'oreille de sa femme.

C'est qu'il a un autre destinataire. Son nouveau bébé, sa merveille, son fils, est arrivé. Et pour lui, ce sont des fragments de toute sa vie que veut raconter le père.

Il dira surtout la difficile expérience qu'il a vécue avec un adolescent recueilli chez lui quelques années plus tôt, dans l'espoir de lui donner assez d'amour pour survivre. Peine perdue: le pseudo-fils aura surtout généré chez l'écrivain la crainte, pareille à celle de Julien, de vivre une relation souffrante avec le fils: «*Comme toi si moi, si doux entre mes mains, si soudain tu coulais, informe soudain glissant entre mes doigts, tout le long de moi jusque par terre. Si tu m'échappais en m'arrachant au passage la peau. Flaque et fluide et méprisant soudain toute attache, libre voleur. Comme cela il m'a glissé entre les doigts.*» Puis c'est rapidement le spectre d'un autre drame qui émerge: «*On a tous été suivis, sollicités par de vieux messieurs à cause de notre chair lumineuse, de nos cheveux qui évoquent le drap, la langue. Mon fils le sera aussi. Il n'en reste souvent rien de profond.*» On serait innocent de le croire...

D'autant que dans une écriture dont on ne peut qu'attendre une récurrence plus volumineuse, *Les Années confuses*, comme à sa légère mais agréable manière *Le Principe du geyser*, sont des livres qui disent, timidement peut-être mais tout de même, ces émotions qui étreignent un homme lorsque la venue d'un enfant l'engage pour la vie. La crainte de ce pesant contrat du couple qui voit jour après jour sa passion ensevelie sous les tâches domestiques. Mais surtout la crainte d'en faire trop, mal, pas assez, éperdument, à la folie. Ils sont des images de pères et de fils, sur fond terriblement humain, qui laissent espérer pour le siècle prochain que si les pères ne perçoivent certainement pas leur rôle comme plus facile, ils se considéreront autre chose, ou du moins davantage qu'une angoissante moitié pourvoyeuse d'argent et de leçons: une moitié pourvoyeuse de cœur, eux aussi.

rencontre des mots, *Le Principe du geyser* raconte une semaine dans la vie d'un homme alors qu'une nouvelle lumière se fait peu à peu sur son couple et, forcément, sur son état de père. Survivant tant bien que mal au «principe du geyser», qui fait sauter tous les bouchons à la fois — celui qui comprimait ses souvenirs d'enfant esseulé, celui qui étouffait son désillusionnement amoureux, celui qui le rattachait fidèlement au lit conjugal (la scène où ce bouchon-là pète vaut tout à fait le détour!) —, Julien revient d'une semaine de vacances qui l'aura mené loin. Là où il se convainc qu'il n'y a sans doute qu'un certain nombre de compromis admissibles pour sauvegarder un couple, et où il comprend que l'amour liant un enfant et son parent ne peut qu'inspirer, normalement, tous les efforts.

## Un couple épuisé

Le recueil de Patrick Nicol, *Les Années confuses*, dont l'argument est très différent de celui du roman de Stéphane Bourguignon — sans parler du style, beaucoup plus poétique dans ce cas-ci —, cache sensiblement les mêmes tourments. Voilà un homme amoureux qui décide d'écrire une histoire pour sa compagne, un texte avec de l'action et des personnages comme les aime cette femme de sa vie, afin d'apaiser, souhaite-t-il sincèrement, les douleurs et les craintes de la grossesse.

Particulièrement baveux ou simplement réaliste? Il met

## ESSAIS QUÉBÉCOIS

## L'identité ontarioise

## LA LITTÉRATURE FRANCO-ONTARIENNE

Enjeux esthétiques  
Sous la direction de Lucie Hotte et François Ouellet  
Le Nordir, Hearst, 1996, 139 pages

## DE QUÉBÉCOIS À ONTARIOIS

Roger Bernard,  
Le Nordir, Hearst, 1996, 183 pages

## HÉDI BOURAOUI

Iconoclaste et chantre du transculturel  
Sous la direction de Jacques Cotnam et Benoît Melançon  
Le Nordir, Hearst, 1996, 272 pages

## LITTERES

## DES ANNÉES TRENTE

Sous la direction de Michel Biron et Benoît Melançon  
Le Nordir, Hearst, 1996, 141 pages

Je ne sais pas s'il y a actuellement éditeur plus productif, toutes proportions gardées, que la maison franco-ontarienne Le Nordir. Corollairement, je ne sais pas s'il y a eu récemment sujet plus documenté au Canada, toutes proportions gardées encore une fois, que l'identité franco-ontarienne. Depuis une dizaine d'années, les lecteurs préoccupés par le présent et l'avenir de l'Ontario français (et de la francophonie hors Québec) ont eu maints essais en provenance de la maison de Hearst à se mettre sous la dent. Je pense en particulier à ceux de Roger Bernard (*De Québécois à Ontariois*), de Fernand Dorais (*Témoins d'errance en Ontario français*) et de François Paré (*Les Littératures de l'exiguïté* et, plus récemment, *Théories de la fragilité*). Et je ne

parle pas des nombreux colloques dont les actes constituent des bilans, toujours provisoires, d'une situation de plus en plus précaire (voir, par exemple, *La Francophonie ontarienne*, sous la direction de Jacques Cotnam, Yves Frenette, Agnès Whitfield, 1995).

La dernière fournée d'essais publiés au Nordir montre toutefois un débordement de la question politique de l'identité par la question culturelle. Je me contenterai, dans les quelques remarques qui suivent, d'indiquer quelques-unes des pistes empruntées par ce débordement. L'hallali de l'utopie d'abord. Il faut rappeler que, pour plusieurs, la question «ontarioise» avance à pas de tortue.

C'est peut-être là une des raisons de la réédition, revue et mise à jour, de l'ouvrage de Roger Bernard, *De Québécois à Ontariois*, paru la première fois à la naissance des éditions Le Nordir en 1988. Pour M. Bernard, la démarche politique de reconnaissance du français comme langue officielle en Ontario et de l'obtention de services dans cette langue est cruciale, mais elle ne doit pas évacuer la question culturelle. Le problème de fond est naturellement politique. Le professeur d'éducation à l'Université d'Ottawa résume l'idée voulant que les francophones de l'Ontario forment un groupe ethnique. Les «Ontariois» font plutôt partie de la nation canadienne fondatrice, soit l'un des deux peuples fondateurs du Canada moderne.

Sociologue de formation, Roger Bernard soutient que le réseau d'institutions propre aux francophones de

l'Ontario est plus complet maintenant qu'il y a trois ou quatre décennies, ce qui n'a pas permis d'enrayer l'assimilation linguistique et la sous-scolarisation.

Aucune loi ne régle le problème: «*Le bilinguisme, cheval de bataille franco-ontarien, s'est transformé en Pégase aux mains de la majorité.*» La fin de l'utopie ethnique a sonné: «*L'ethnicité est un phénomène essentiellement social qui permet à des personnes de partager une culture, une identité, une histoire.*» Aujourd'hui, les éléments conjoncturels associés à la langue française en Ontario, notamment l'origine québécoise, l'histoire rurale et le catholicisme, ne représentent plus des caractéristiques fondamentales de l'identité ontarioise. Même la langue française — et c'est peut-être ce qui est le plus étonnant dans cet essai — ne constitue plus un aboutissement.

Noyau central de la culture d'origine, le français est tout au plus le point de départ de la culture ontarioise contemporaine. Le politique et le juridique n'ont pu empêcher l'assimilation progressive des Franco-Ontariens. Peut-être la culture le pourrait-elle? Une chose est certaine, l'identité franco-ontarienne vit présentement une rupture.

## L'esthétique au secours du politique

La littérature franco-ontarienne: enjeux esthétiques est issu d'un colloque éponyme tenu à McGill les printemps dernier, lui-même inspiré de la réflexion de François Paré qui, dans *Les Littératures de l'exiguïté*, revendiquait un nouveau langage critique qui ne

soit pas garant de l'oppression et une place de choix pour les petites littératures dans le champ des études littéraires.

Le théâtre de Michel Ouellette, de Pier Rodier et Marie-Thé Morin, les romans de Daniel Poliquin, de Gérard Bessette, de Raymond Quatorze (pseudonyme de Marc Labelle) et de Marguerite Andersen, ou la poésie de Patrice Desbiens sont des preuves fictionnelles mais indéniables que la littérature franco-ontarienne s'affranchit graduellement de ses assises identitaires traditionnelles. Dans son avant-propos, le co-directeur de publication François Ouellet constate que le langage critique appelé à éclairer cette littérature va désormais bien au-delà de ce que l'Institution accueillera comme une caution de l'exiguïté politique, sociale ou littéraire des Franco-Ontariens.

Pour résumer la perspective dans laquelle s'inscrivent les contributions de la littérature franco-ontarienne, on dira que les enjeux d'une œuvre littéraire, quelle que soit son origine ou sa nationalité, dépassent, débordent la question identitaire. Ainsi en est-il de la contribution de François Paré qui croit que, la littérature franco-ontarienne montrant désormais tous les signes de «développement durable», le discours critique, «*jamais illusoire, toujours illusionniste, c'est-à-dire maître du spectacle*», peut enfin émerger de «*l'étude d'ensemble à laquelle les littératures moins diffusées, les littératures exigeuses, sont éternellement condam-*

nées: le gros plan, le tableau, le survol, l'introduction, le panorama».

Citant Pasolini, M. Paré en appelle aux notions de résignation et de détresse pour définir un abandon de soi qui déferait le politique.

## Une culture davantage tributaire d'un espace communautaire que d'un espace ethnique

Comme chez Roger Bernard, il y a chez François Paré l'idée que la culture franco-ontarienne est maintenant davantage tributaire d'un espace communautaire que d'un espace ethnique. *Les Littératures de l'exiguïté* seraient un peu à l'institution littéraire ce que la désobéissance civile est au pouvoir politique. Malcolm X est mort, vive Martin Luther King!

Question de faire ressortir la vivacité des éditions Le Nordir, je me permets de faire rapidement mention de deux autres ouvrages assez particuliers. D'abord, un ouvrage en hommage à Hédi Bouraoui, un écrivain d'origine tunisienne qui a vécu en France

et qui a enseigné au Canada, plus précisément à l'université York d'où il s'apprete à prendre sa retraite. Titré *Hédi Bouraoui, iconoclaste et chantre du transculturel*, l'ouvrage est une somme analytique, critique et bibliographique de l'œuvre d'un des poètes maghrébins contemporains les plus en vue. J'aimerais également mentionner la parution, l'automne dernier, d'un ouvrage sur les *Lettres des années trente*, ouvrage dans lequel des universitaires québécois et ontariens se sont penchés sur l'activité épistolaire d'écrivains comme Alfred DesRochers, Saint-Denis Garneau, Louis Dantin, pour montrer que la lettre n'est pas que l'écho trivial de ce qui s'écrit ailleurs en littérature, dans l'espace public, et aussi que les années trente constituent un tournant dans l'histoire sociale et littéraire du XX<sup>e</sup> siècle. Ce à quoi je faisais justement allusion il y a deux semaines quand il fut question, dans cette rubrique même, de l'américanité de *l'homme québécois*. Hearst n'est donc pas une vilaine fantôme.



Robert Saletti

## PSYCHOLOGIE

## La dynamique du changement

## PRENDRE EN MAIN LE CHANGEMENT

Marcel Alain  
Éditions Nouvelles, Montréal, 1996,  
313 pages

## CLAUDE TURCOTTE

Cet ouvrage a un sous-titre qui précise fort bien le sujet traité: *Stratégies personnelles et organisationnelles*. Il fait partie de la collection «Psychologie industrielle et organisationnelle» dirigée par Yvan Bordeleau, Ph.D. de l'Université de Montréal.

Marcel Alain est lui-même un conseiller en chef en transformation stratégique d'entreprise pour le Groupe LGS, une firme fort connue dans l'univers informatique. Détenteur d'une maîtrise en psychologie et sciences politiques de l'Université d'Ottawa et s'étant spécialisé en développement des organisations à l'université Columbia, M. Alain a enseigné

à l'UQAM et à l'Université de Sherbrooke; il a œuvré aussi dans l'administration publique comme sous-ministre adjoint et directeur général de l'Institut national de productivité.

C'est devenu évidemment un lieu commun de parler de la nécessité du changement. Dans ce livre, l'auteur cherche à faire comprendre la dynamique du changement, à savoir les forces et les enjeux. Il insiste sur l'importance d'apprendre à concilier les objectifs organisationnels et individuels dans la gestion du changement, à mieux assumer la gestion de soi-même, en somme à apprendre à ne pas se laisser dépasser par les événements.

Le lancement de ce livre a eu lieu récemment en présence de quelques centaines de gestionnaires privés et publics, ce qui illustre sans doute la grande actualité du sujet, comme l'explique l'auteur: «*On a vu des entreprises disparaître au sommet de leur gloire parce qu'elles n'ont pas réussi à prendre en main le changement. Je me*

suis dit qu'il y avait certainement une autre façon de voir les choses, qu'on devrait trouver les moyens pour permettre aux employés de vivre le changement, aux dirigeants de le gérer et aux organisations d'en saisir les occasions.»

M. Alain insiste sur les aspects positifs du changement en donnant comme exemple le secteur de la santé: «*Derrière les impératifs économiques de réduire les coûts et les impératifs sociaux de faciliter l'accès aux ser-*

*vices de soins, il y a d'importantes occasions comme celles de responsabiliser le patient, le rendre autonome plus rapidement et surtout mettre de l'avant une médecine qui mette l'accent sur la santé plutôt que sur la maladie.*»

En définitive, prétend l'auteur, pour faire face aux défis de l'avenir, il faut parvenir à développer un nouveau style de leadership: «*le leader transformateur... celui qui donne la vision et la direction au changement.*»

Dimanche 2 février 1997  
Récital de poésie québécoise  
1950-1995avec  
Sophie Faucher et Marcel Sabourin

information : (514) 667-2666 ou 669-7839

Société littéraire de Laval

## XYZ éditeur

Un livre fascinant qui fuit de partout et qui nous laisse un goût âcre de cendre dans la bouche.

Régine Robin  
**L'immense fatigue des pierres**

336p. • 19,95\$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

## LIVRES

CRIMES ET FICTIONS

## Stephen King/No Stephen King

ALAIN CHARBONNEAU

## DÉSOLATION

Stephen King  
Albin Michel, Paris, 1996, 562 pages

## LES RÉGULATEURS

Richard Bachman  
Albin Michel, Paris, 1996, 388 pages

Les deux livres ne sont pas signés du même nom mais prenez garde car ils sont bel et bien nés de la même plume, comme ne manquent pas de le souligner leurs couvertures jumelles d'un mauvais goût étudié. Les fidèles ne s'y seront d'ailleurs pas trompés qui auront reconnu derrière Richard Bachman le pseudonyme sous lequel Stephen King a écrit dans sa jeunesse des romans d'une veine plus noire que les livres qui l'ont rendu célèbre. Ressuscitant son alter ego — en fait, *Les Régulateurs* est présenté comme une œuvre posthume —, l'auteur de *Carrie* a écrit deux gros bouquins qui peuvent se lire indépendamment l'un de l'autre mais qui, avec leurs personnages communs en proie aux machinations et à la fureur d'un seul et même esprit maléfique, Tak, installent un ingénieux dispositif d'échos, de renvois et de vases communicants.

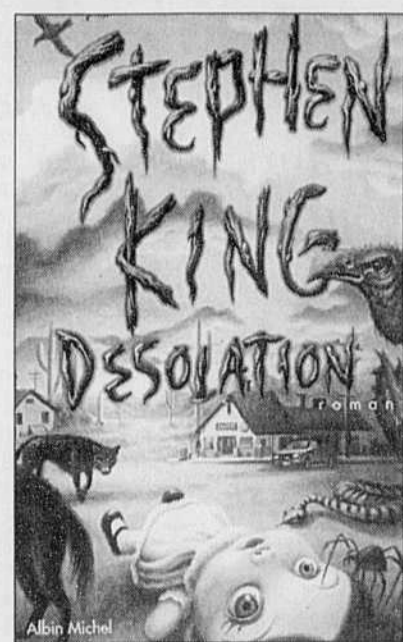
Bref, deux livres-miroirs qui sont un peu au maître de l'épouvante et du macabre biblique ce que *Smoking/No Smoking* sont à Resnais. *Désolation* et *Les Régulateurs* sentent un peu le procédé, ce qui ne surprendra pas venant d'un auteur qui a dit de son style qu'il était «équivalent littéraire d'un Big Mac et d'une grande frêle». Mais il se dégage de leur lecture coupée le sentiment que King s'est follement amusé à les écrire et qu'il a moins cherché à recycler ses propres recettes qu'à se jouer d'elles. Avis aux amateurs internautes: il existe sur le réseau deux sites francophones qui permettent d'explorer l'univers désaxé de King, *Fenêtre secrète sur Stephen King* (<http://www.Generation.NET/~image/fsking/>) et *L'Univers de Stephen King* (<http://6/www.emi.u-bordeaux.fr/~crego/King/king.cgi>).

Vous pourriez y lire tout ce que ne disent pas les quinze maigres lignes de cette notice.

## PANAMA

Eric Zencey  
Belfond, Paris, 1996, 385 pages

L'idée n'était pas mauvaise: plonger un Américain — l'historien Henry Adams, auteur un peu méconnu aujourd'hui d'une *Histoire des États-Unis d'Amérique* — dans la marmite politico-financière de qu'on a appelé, à la fin du siècle dernier en France, l'affaire de Panama (et non Panama, comme il est écrit sur la quatrième de couverture). Avec ses pots-de-vin, ses malversations, ses faillites suspectes, ses procès retentissants et ses suicides pathétiques, le scandale qui a entouré la mise en chantier du fameux canal interocéanique et éclaboussé plusieurs des principaux acteurs de la vie politique



Albin Michel

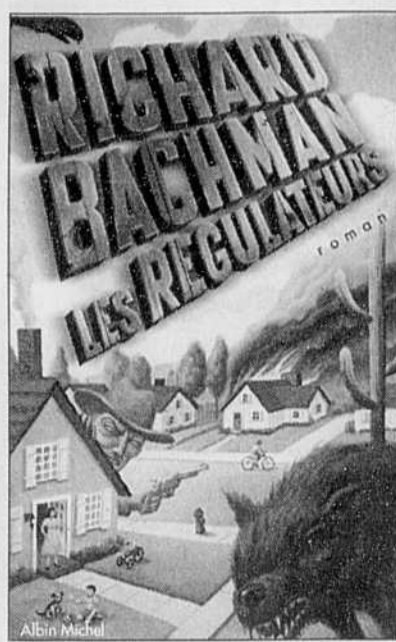
soit la III<sup>e</sup> République cumule déjà à lui seul tous les ingrédients qui entrent dans le composition d'un formidable roman d'enquête. Historien de profession, Eric Zencey l'a bien compris et propose avec ce premier roman un amalgame audacieux de reconstitution historique et de fiction policière à la Gustave Leroux. Intéressant quand il évoque les luttes politiques entre la gauche et la droite ou la montée de l'antisémitisme dans la presse écrite (Panama, c'est la générale de l'affaire Dreyfus), Panama convainc moins quand il déroule le fil des aventures un peu rocambolesques d'Adams dans le Paris fin de siècle des symbolistes ou monte en épingle une enquête menée grâce aux nouvelles méthodes d'investigation des policiers qui découvrent alors les merveilles de l'anthropométrie et de la dactyloscopie. L'auteur ne relève qu'à moitié le défi du récit et on quitte son livre avec l'impression que l'intrigue n'a pas rempli les promesses de l'histoire.

moitié le défi du récit et on quitte son livre avec l'impression que l'intrigue n'a pas rempli les promesses de l'histoire.

## GLACÉE JUSQU'AU ZOO

Mary Willis Walker  
Liana Levi, Paris, 1996, 400 pages

Harcelée par ses créanciers et menacée de faillite, une jeune Texane qui exploite une école de dressage de chiens reçoit une lettre laconique de son père, un employé du parc zoologique d'Austin, qu'elle n'a pas vu depuis 31 ans et qui, à son grand étonnement, lui offre de la remettre à flot. Le jour où elle doit finalement le rencontrer, elle apprend qu'il vient tout juste d'être bouffé vivant par un des grands fauves du pavillon dont il était le gardien-chef. Telle est l'histoire doublement improbable avec laquelle Mary Willis Walker appâte à la fois son héroïne et son lecteur. La suite, rondement menée par une romancière qui fait ses armes à l'âge où, en général, on les dépose, tient de l'enquête policière agatha-chrétienne et du thriller exotique: deux ou trois meurtres, un cadavre dans le placard, une séquence terrifiante dans la fosse aux serpents, un obscur trafic



Albin Michel

d'animaux sauvages pour chasseurs capricieux. Prix Agatha 1992, *Glacée jusqu'au zoo* (ça ne s'invente pas) ajoute un titre à la nouvelle collection que les éditions Liana Lévi réservent à la traduction des romancières anglo-saxonnes.

## EN TOUTE HONNÊTÉTÉ

Ruth Rendell  
Québec-Livres/Calman-Lévy  
Paris-Montréal, 1996, 188 pages

Ce qu'il y a de bien avec Ruth Rendell, c'est que l'enquête, le *whodunit*, l'arrestation du coupable ne l'intéressent pas: ce qui l'intéresse, c'est le mobile, lui et lui seul. Avec une finesse et une intelligence qui lui ont valu le titre de reine de la littérature criminelle, l'auteur de *Véra va mourir* épingle dans les dix nouvelles de son dernier recueil toutes les petites névroses de la vie quotidienne, qui font de chacun de nous des meurtriers en puissance. Il lui suffit des mots croisés du *Times*, de la moquette d'un salon victorien, d'un étalage de champignons dans un supermarché ou d'une simple loupe mal placée pour actionner la mécanique, à la fois implacable et parfaitement arbitraire, de l'acte criminel. Freud n'aurait pas boudé son plaisir.

## JOYEUX NOËL,

## MERRY CHRISTMAS

Mary Higgins Clark  
Albin Michel, Paris, 1996, 284 pages

Cette note est intempesive car *Joyeux Noël, Merry Christmas* entre, comme son titre l'indique, davantage dans la catégorie des articles de Noël que dans celle de la littérature, même grand public. Mary Higgins Clark nous avait déjà fait le coup il y a deux ans avec *Douce nuit*; voici qu'elle récidive avec un recueil de quatre nouvelles qui se raflent mutuellement la palme du risible. Communs à l'ensemble du livre, deux personnages ineffables; Henry, un ancien président des États-Unis encore dans la fleur de l'âge (suivez mon regard), et sa femme, la jeune et brillante Sunday, tous deux «associés dans le bonheur comme dans l'aventure». La quatrième de couverture aurait pu ajouter: «et dans le ridicule». Jugez sur pièce: sauvée par son mari des griffes de ses ravisseurs, Sunday a ces paroles inoubliables: «Henry, mon chéri. Surtout, ne m'embrasse pas avant que je me sois lavé les dents.» Misère, misère... Que *Le Nouvel Observateur* ait consacré une pleine page de son édition de Noël à cette blquette commerciale reste pour moi la grande aberration éditoriale de l'année 1996.

## Personnages en quête d'auteur

## NOUVELLES

Luigi Pirandello

Traduction, préface et notes de Jean-Michel Gardair  
Le Livre de poche, collection La Pochothèque  
Paris, 1996, 967 pages

On ignore trop souvent, Pirandello fut en même temps qu'un dramaturge de premier plan un romancier et un nouvelliste. Si *Feu Mathias Pascal*, *Les Vieux* et *Les Jeunes* sont des romans que l'on connaît, il n'empêche que la nouvelle est pour cet esprit tourmenté un territoire d'élection.

Il n'est pas indifférent de noter que les trois quarts des pièces de notre auteur trouvent leur source dans ces récits brefs. Son premier recueil, Pirandello le publia en 1894. Il avait alors 27 ans. C'est en 1922 qu'il entreprit les *Nouvelles pour une année*. Il publierait 24 ensembles de 15 nouvelles, atteignant ainsi au bout du compte le nombre de 365, d'où le titre proposé. Il n'en publia finalement que 235.

Le choix que l'on propose ici est exhaustif et constitue une alternative raisonnable à l'édition complète des *Nouvelles pour une année*, publiée en cinq volumes par Georges Piroué chez Gallimard.

Pirandello, dont la réputation d'auteur de théâtre fut phénoménale et qui fut fêté en son temps dans le monde entier, ne s'est jamais éloigné pour bien longtemps de la nouvelle. Le genre lui convenait à merveille. On pourrait même avancer qu'il constituait pour lui une sorte de respiration essentielle. Georges Piroué affirme fort justement que les «Nouvelles pour une année pourraient être par le truchement du fait divers — qui serait comme la brindille autour de laquelle cristallise le sel de la terre — la longue lamentation d'un journal intime confidentiel, murmuré, bouleversant de sincérité; monument d'abord trop sonore, plein d'échos discordants, assourdissants, mais qu'on découvre avec le temps, dans l'intervalle des hurlements, plaintif, désespéré, admirablement en mineur».

Même s'il quitte la Sicile à 20 ans, Pirandello y fait se dérouler bon nombre de ses récits. Nul conteur toutefois n'est moins régional que lui. Ses paysans, ses hobereaux ne sont en rien des êtres dont le pittoresque serait l'unique définition. Ils peuvent nous amuser par leurs gestes ou leurs paroles, mais on saisit rapidement l'inconfort essentiel qu'ils ressentent d'être au monde.

## La nudité du décor

Il y a dans la plupart des nouvelles la nudité d'un décor dans lequel se dressent des ombres menaçantes. Pirandello est moderne dans le sens où peuvent l'être Chirico ou Crolo Carrà. Chez notre auteur, les personnages ne sont jamais très loin de succomber à la folie. Ils sont hantés par l'idée de la mort et le suicide est une perpétuelle tentation.

Georges Piroué, encore: «Et dans cette immobilité silencieuse s'élève la voix fragile d'un Pirandello squelettique, à bout de souffle, saigné à blanc, réservé, pelotonné au plus clos de sa minuscule personne, qui prend congé discrètement, s'éloignant à pas feutrés, tout enveloppé d'une grisaille que le soleil n'éclaircit déjà plus, ayant enfin rejoint la paix des profondeurs».

Le lecteur d'aujourd'hui trouvera également à la lecture de ces nouvelles un frémissement semblable à celui qui le visite en parcourant les textes fantastiques de Dino Buzzati. Cette sensation, il l'aura dans des récits baignant dans un naturalisme proche de Maupassant. Il faut dire que Pirandello a été très inspiré par le verisme qui sévissait alors en Italie. Il affectionne le détail authentique, manie le dialogue avec la maestria du dramaturge de haut vol qu'il est, mais il sème

CLASSIQUES MODERNES

LUIGI  
PIRANDELLO

NOUVELLES



La Pochothèque

un germe d'angoisse qui mine et anime le récit tout à la fois.

Dans le récit intitulé *Et de deux*, le personnage célibataire désœuvré assiste à un suicide. Quelques heures plus tard, il se lance du haut du même pont en refaisant les gestes du désespéré. C'est lui qui, par la plus cruelle des ironies, se dit la phrase du titre. Sun un ton qui inciterait à croire qu'il souhaiterait que quelqu'un d'autre l'imite.

Il n'y a pas d'espoir chez Pirandello. Dans la *Fidélité du chien*, seule la bête apparaît comme un être loyal. Cette loyauté n'est qu'un leurre puisque la bête suit qui veut bien l'adopter. Il en va ainsi de l'amour toujours bafoyé.

## La question fasciste

On chercherait en vain dans ces nouvelles des signes convaincants de la grandeur de l'homme. Pirandello croyait-il en l'humanité? On peut en douter si l'on considère l'accessit qu'il accorda à Mussolini. Et s'il prit ses distances par rapport au Duce, s'éloignant de l'Italie, il n'en vécut pas moins en Allemagne dans les années qui préparèrent l'éclosion de l'hitlérisme. Jean-Michel Gardair, à qui nous devons cette édition des *Nouvelles*, rappelle que Pirandello se réjouissait en 1936, année de sa mort, que Goebbels songe à faire retraduire en allemand son théâtre jusqu'alors traduit par des juifs.

Bien évidemment, il faut lire Pirandello pour d'autres raisons. La plus importante étant qu'il est un être de douleur. De cette douleur qui ne vous laisse pas parce qu'ancrée au plus profond de vous-même. Beaucoup de lecteurs seront imperméables à cette acuité de perception, aveuglés qu'ils sont par leur optimisme.

Pirandello a frayé quotidiennement avec la déraison, il a frôlé les abîmes du désespoir. Sa vie conjugale et ses aventures ont constitué pour lui autant d'enfers. La célébrité qu'il a connue aura peut-être été un baume. Nous n'en savons rien. Reste l'œuvre qui est tout.

Pirandello  
sème  
un germe  
d'angoisse  
qui mine et  
anime tous  
les récits

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

## À l'ombre de Faulkner

## LE GARDIEN DU VERGER

Cormac McCarthy

Traduction de l'américain par François Hirsch et Patricia Schaeffer  
L'Olivier, Paris, 1996, 288 pages

## RÉMY CHAREST

Il est parfaitement sidérant de penser que *Le Gardien du verger*,

d'abord publié en 1965 et réédité aujourd'hui dans une nouvelle (et très belle) traduction française, soit le premier roman qu'ait écrit Cormac McCarthy tant sa matière est riche et complexe, tant la maîtrise de tous les outils de l'écriture romanesque y est grande. Tous les éléments qui font la force et la densité de romans comme *Suttree*, *L'Obscurité du dehors*, *Un enfant de Dieu* ou *De si jolis chevaux* y sont déjà, aussi forts que dans ces autres livres percutants qui l'ont suivi.

*Le Gardien du verger* raconte avec une magnifique ironie romanesque l'histoire de trois hommes dont les routes se croisent au cœur d'une nature qui les dépasse et qui encadre tous leurs gestes: le jeune John Wesley Rattner, orphelin de père apprenant la vie; Marion Sylder, contrebandier d'alcool dans la force de l'âge; l'oncle Athar, octogénaire qui semble vieux comme le monde et qui vit retiré loin des hommes dans les montagnes, près d'un verger abandonné.

Au cœur de ce verger, le vieil homme prend soin d'un cadavre qu'il découvre au fond d'une fosse en tentant de savoir ce qui a pu horrifier deux gamins qui ramassaient des mûres. Pendant sept ans, sans savoir de qui il s'agit, il s'en fait le gardien et, une fois l'an, recouvre le corps du bois d'un cèdre. Le lecteur se rend toutefois compte que cet inconnu n'est nul autre que Kenneth Rattner, le père de John Wesley, tué dans de troubles circonstances par nul autre que Marion Sylder, lequel devient un genre de héros aux yeux du jeune homme, chacun ignorant tout de ce qui les unit.

C'est ainsi que ce qui pourrait avoir été un simple roman noir devient une œuvre immense, aux racines profondes, où la mémoire des personnages ouvre constamment des portes inattendues. Cette façon de détourner une anecdote meurtrière pour augmenter sa portée littéraire rapproche McCarthy de William Faulkner, autre écrivain sudiste mort trois ans avant

la publication du *Gardien du verger*. L'ombre de Faulkner plane d'ailleurs fortement sur le livre, accepté et travaillé par celui qui avait été l'éditeur de Faulkner chez Alfred A. Knopf, avant de remporter le prix Faulkner à sa sortie.

## Encadrement quasi mythologique

En parallèle particulier avec *Suttree*, dont l'action se déroule également dans la région de Knoxville, Tennessee, ou McCarthy a grandi, *Le Gardien du verger* se distingue par un encadrement quasi mythologique de l'action. Celle-ci se déroule en effet entre une apparition et une disparition qui semblent presque créer artificiellement les lieux et les personnages du livre. Dès les premières lignes, tout prend forme avec la présence, sur une route déserte, d'un homme qui a l'apparence d'un «courtaud volatile disgracieux» et qui voit apparaître «une petite masse informe» prenant graduellement «l'aspect et la solidité d'une camionnette». A la dernière page, l'éloignement d'une autre voiture vient clore les péripiéties des personnages, que l'auteur transforme en

ombres fugaces d'un monde perdu: «Sur les lèvres de l'étrange race qui habite ici désormais leurs noms sont mythe, légende, poussière.» De la poussière de la route où ils apparaissent, les personnages retournent en poussière.

Pour suivre ce trajet imposant, le lecteur doit s'armer d'une certaine détermination. Il doit être prêt à gagner la richesse de l'ouvrage, extrêmement exigeant et concentré. Sauter un seul paragraphe — voire une seule ligne si c'est la bonne — garantit à peu près sûrement qu'on perde le fil de l'histoire. On ne lira donc pas ce livre à la sauvette, ni en diagonale. Cormac McCarthy, austère et secret de sa personne, garde précieusement les secrets de son *Gardien du verger* et ne les livre qu'à ceux qui sont prêts aux efforts nécessaires.

Pour suivre  
ce trajet  
imposant,  
le lecteur  
doit s'armer  
d'une certaine  
détermination

## BEST-SELLERS



le Parchemin

## ROMANS QUÉBÉCOIS

1. INSTRUMENTS DES TÉNÉBREES, Nancy Huston — éd. Actes Sud/Lemac
2. ANNABELLE, Marie Laberge — éd. Boréal
3. LE PRINCIPE DU GEYSER, Stéphane Bourguignon — éd. Québec/Amérique
4. C'EST POUR MIEUX T'AIMER, MON ENFANT, Chrystine Brouillet — éd. La Courte Échelle

## ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. OLIVAR ASSELIN ET SON TEMPS, TOME 1, Hélène Pelletier-Baillargeon — éd. Fides
2. L'AMOUR EN GUERRE, Guy Corneau — éd. de l'Homme
3. GABRIELLE ROY, UNE VIE, François Ricard — éd. Boréal

## ROMANS ÉTRANGERS

1. DES CHRÉTIENS ET DES MAURES, Daniel Pennac — éd. Gallimard
2. DÉSOLATION, Stephen King — éd. Albin Michel
3. LE CHASSEUR ZÉRO, Pascale Roze — éd. Albin Michel
4. TRUISMES, Marie Darrieussecq — éd. P.O.L.

## ESSAIS ÉTRANGERS

1. LÉO FERRÉ, UNE VIE D'ARTISTE, Robert Belleret — éd. Actes Sud/Lemac
2. INITIALES B.B., Brigitte Bardot — éd. Grasset
3. DE VIVE VOIX, Luciano Pavarotti et William Wright — éd. PLON

## LIVRE JEUNESSE

1. ALFRED SAUVE ANTOINE, Yves Beauchemin — éd. Québec/Amérique

## LIVRES PRATIQUES

1. LE GUIDE DU VIN 97, Michel Phaneuf — éd. de l'Homme
2. ENCYCLOPÉDIE VISUELLE DES ALIMENTS, Collectif — éd. Québec/Amérique

## LE COUP DE COEUR

1. LE LISEUR, Bernhard Schlink — éd. Gallimard

Mezzanine, station Berri-UQAM, Montréal, 845-5243

L'Action  
NATIONALE

C'est le 80e anniversaire

Revue mensuelle, 38,00 \$ par an

- Sociale, économique et indépendantiste
- Indépendante des partis politiques
- Des faits, des idées et des solutions
- 2000 pages par année
- Plus de 200 collaborateurs

425, boul. de Maisonneuve Ouest,  
Bureau 1002  
Montréal H3A 3G5Téléphone: 514-845-8533  
Télécopie: 514-845-8529

## L I V R E S

LE FEUILLETON

## L'arpenteur des rêves de la mémoire

## LE LIVRE NOIR

Orhan Pamuk  
Traduit du turc par Munevver Andac  
Folio, Gallimard, Paris, 1996, 716 pages

À la frontière de deux mondes, la Turquie (et plus encore sa capitale qui, successivement, s'appela Byzance, Constantinople puis Istanbul) est un pays qui devra longtemps souffrir d'une identité fragile, divisée. Sans cesse torturée par un désir de fidélité à la tradition — qui est sa richesse — et l'impérative nécessité de s'arracher au passé pour se moderniser, à l'occidentale, la Turquie n'est cependant pas le Québec... Là, l'histoire, millénaire, continue de nourrir les rêves du quotidien, d'enrichir la littérature que chacun porte en soi, d'animer le présent de voix «anciennes» qu'il est bien difficile de faire taire. Né à Istanbul en 1952, Orhan Pamuk — qui fut architecte, journaliste, qui connut aussi l'Amérique pour avoir enseigné dans plusieurs de ses universités — est un pur produit de cette Turquie «moderne», c'est-à-dire instable, toujours prête à trahir ou à oublier pour aller de l'avant, mais dont la mémoire, pourtant, ne cesse de troubler son assurance et sa détermination. «Quand le jardin de la mémoire commence à se désertifier [...], on en hérite les derniers arbres et les dernières roses, on tremble pour eux. Pour éviter qu'ils se dessèchent et disparaissent, je les caresse, je les arrose du matin jusqu'au soir. Je ne fais que me souvenir et me souvenir encore, de peur d'oublier», fait dire l'auteur à l'un de ses personnages, le journaliste Djélâl, qui tient une chronique quotidienne dans le *Milliyet*. Notons cependant que, pour lutter contre la défaillance de sa mémoire, ce même journaliste prend des médicaments, des Mnémotons... Ainsi, paradoxalement, est-ce par le moyen des technologies les plus avancées, les plus illusives, qu'il maintient en vie ce qu'elles s'acharnent à détruire.



Jean-Pierre Denis

## Il cherche, mais ne trouve pas...

Dans ce roman foisonnant qui fonde son intrigue sur l'enquête d'une disparition, voire sur l'enquête de la disparition elle-même, nous reconnaissons l'empreinte du roman policier. Un roman policier bien étrange toutefois, où, bien qu'il y ait meurtre à la fin du récit, nous sommes en fait confrontés à un tout autre meurtre, aussi subtil qu'irré-

médiable: celui de l'identité. Et encore! D'une identité que la victime consentirait à perdre pour mieux être un autre! Certes, le roman s'ouvre sur une vraie disparition, celle de Ruya (qui signifie, en turc, «le rêve»), se poursuit sur la recherche entreprise par Galip, son mari, qui ne ménage aucun indice qui pourrait lui permettre de la retracer (serait-elle chez son demi-frère, Djélâl? Mais Djélâl lui-même est introuvable... Ou alors, chez son ancien mari?). Mais tout cela n'est que prétexte et n'a aucun intérêt en soi. La vraie enquête se passe ailleurs. Ce que file Galip, c'est sa propre errance dans cette ville-cigogne aux chronologies superposées où, tel dans les contes des *Mille et Une Nuits*, chaque récit en engendre un autre qui retarde le moment fatidique de la confrontation. Nous découvrons ainsi, au détour des chroniques de Djélâl (toujours éblouissantes d'érudition, d'humour, d'allusions multiples qui ouvrent sur de fausses pistes — chroniques qui, notons-le, occupent un chapitre sur deux dans le roman), la boutique d'Alâddine, sorte de caverne d'Ali Baba où Ruya se fournit en romans policiers américains, comme d'autres s'y procurent une encre bleue qui sent l'eau de rose ou encore des bagues qui jouent une mélodie. Dans une autre chronique, on rencontre un vieil homme, maître Bédii, qui fait des mannequins à la ressemblance parfaite des Turcs. Seulement voilà, il arrive trop tard... «*Ses mannequins à lui ressemblaient aux gens de chez nous et non aux habitants des pays occidentaux qui leur fournissaient ses modèles.*»

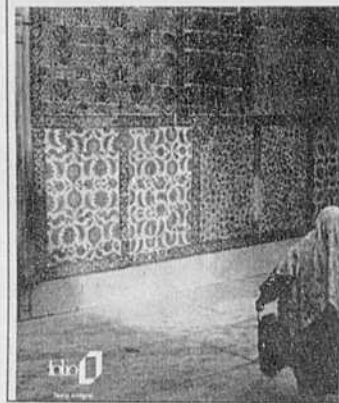
«Rien ne peut être plus stupéfiant que la vie. Sauf l'écriture.»

Ce que désire dorénavant le client, lui confirme-t-on, c'est la reproduction d'une créature nouvelle et belle, «venue d'un univers lointain, inconnu, afin qu'il puisse s'imaginer différent lui aussi, se croire devenu un autre homme». Alors que maître Bédii affirme que si l'on peut transformer la façon de vivre d'un peuple, sa culture, sa technologie, son art et sa littérature, on ne peut en revanche changer ses «gestes», il comprend bientôt que la partie est perdue quand il observe leur lente transformation dans les rues... «*C'est à cause de ses films de malheur!*», s'écria son fils. Par ailleurs, dans l'autre série narrative que constitue l'histoire de la recherche de Ruya par Galip, ce dernier doute parfois de la véracité de ses souvenirs lorsqu'il n'arrive plus à savoir si les objets qui entouraient Ruya lui appartenaient en propre ou s'ils n'avaient pas été empruntés à un film ou à l'un de ces romans mal traduits qu'elle dévorait... La fiction corrompt ici la réalité, c'est-à-dire la dévore. Et nous ne sommes pas loin alors du travail de l'écrivain, car c'est de cela qu'il s'agit. «*Rien ne peut être plus stupéfiant que la vie. Sauf l'écriture.*», disait Ibn Zerhâni, un mystique arabe du XIII<sup>e</sup> siècle.

## La ville des doubles et des fausses pistes

Bref, nous sommes bien dans les *Mille et Une Nuits* avec ce roman. Et la ville, Istanbul, y prend une place centrale, devenant elle-même un personnage qui pèse de tout son poids dans le destin de chacun. Car dans cette ville qui passa d'un million d'habitants au moment où l'auteur est né à près de douze millions au moment où il nous parle, qui connut ses mystiques, ses messies et ses faux pro-

Orhan Pamuk  
Le livre noir



phètes, ses imposteurs devenus souverains et un grand nombre de poètes, on ne sait pas toujours très bien à quel temps historique l'on appartient ni à quel imaginaire l'on doit sa présence.

Ville labyrinthique, ensevelie sous la neige de janvier qui la métamorphose, avec ses impasses et ses quartiers que même les guides touristiques ignorent, cette vie pullulante qui la modifie à chaque instant, elle est bien davantage un rêve qu'une réalité. Et comme dans le rêve, tout peut y coexister, à quelque temps qu'il appartienne, car l'inconscient ne connaît pas le temps historique, lui qui peut faire se rencontrer le souvenir le plus ancien avec des restes de la veille. Comme dans le rêve aussi, on peut très bien s'y déguiser sous les traits d'un autre. Que Galip finisse par prendre la place de son cousin, Djélâl, et

poursuivre ses chroniques dans le *Milliyet*, ne doit pas nous surprendre dans ce roman où l'identité est sans cesse un appel à l'altérité et au dépaysement. «*Je me rappelle une histoire qui expliquait que le seul moyen d'être soi-même, c'était d'être un autre. Ces histoires que j'ai tenté de disposer côte à côte dans un livre noir m'émuevent en me rappelant une autre histoire, puis une autre encore, exactement comme cela se passe dans notre mémoire ou dans les histoires d'amour des contes de chez nous, qui s'emboîtent les uns dans les autres: si bien que je me plonge avec plus de plaisir encore dans mon nouveau travail, qui consiste à récrire de vieilles histoires très, très anciennes, et que j'arrive à la fin de mon livre si noir.*» Ce qui est sans doute le plus remarquable dans ce roman, c'est encore que la lecture y soit vécue comme une véritable aventure, une exploration de la quête d'écriture et de ses sources. Cela est rare en littérature. Quand bien même ce roman, touffu, devrait-il nous laisser parfois, il ne manque jamais de nous émerveiller, ce qui pardonne tout.

## ESSAIS ÉTRANGERS

## Une paix allemande

## LA PAIX PERPÉTUELLE

Le bicentenaire d'une idée kantienne  
Jürgen Habermas  
Traduction de l'allemand par Rainer Rochlitz  
Cerf, coll. Humanités, Paris, 1996, 126 pages  
(En librairie le 21 janvier prochain)

On connaît bien la différence entre les rapports interétatiques mondiaux et la vie au sein des États: cette dernière est régie par des lois (législatives ou non), lesquelles sont appliquées par un pouvoir exécutif et une police. La scène internationale, elle, repose sur un autre type de loi... celle de la jungle, car il y a absence de coercition.

Il y a longtemps qu'on rêve de modéliser les rapports internationaux sur la forme juridique de la vie intraétatique. De mettre ordre et raison dans ce chaos des relations internationales. Il y avait de ce bel espoir dans la formule très 1990 du «nouvel ordre mondial».

Justement, le renommé philosophe allemand Jürgen Habermas nous rappelle dans un court (mais très dense) essai que 1995 a été marquée par le «bicentenaire de l'idée kantienne» de la paix perpétuelle.

La «paix perpétuelle» est-elle une idée proprement kantienne? Non, beaucoup d'auteurs, dont l'abbé Saint-Pierre et Rousseau, ont évoqué cette utopie de fonder un «état cosmopolitique» qui regrouperait tous les peuples de la Terre, un État mondial qui empêcherait l'éclatement des conflits et ferait appliquer partout dans le monde les règles déterminées rationnellement. Toutefois, Emmanuel Kant (1724-1804) est sans contredit celui qui a poussé l'idée le plus loin. On convient généralement que ce grand philosophe a inspiré le président Wilson, grand apôtre de la Société des Nations de l'après-Grand Guerre. Une organisation au reste inefficace, morte-née, relancée sur des bases plus solides, au sortir du carnage de 39-45. Après 50 ans, l'ONU vit malgré tout une crise existentielle qui nécessite un retour aux sources comme celui que Habermas propose.

La postérité de l'idée de paix perpétuelle est aussi due à de nombreux débats d'interprétation des idées de Kant (souhaitait-il vraiment la création d'un gouvernement mondial?). Heureusement pour le lecteur non initié, Habermas ne s'empêture pas dans ces débats et propose directement son interprétation des idées de Kant.

## La fin des guerres

Le projet de paix perpétuelle a comme but, dit Habermas, de «mettre fin à l'état de nature entre États belliqueux». Le problème demeure: comment? Habermas démontre que Kant, à travers ses textes sur la question, oscille entre les projets d'institutions contraignantes et des plans d'associations relâchées. Il souligne la préférence de Kant pour une voie moyennement: celle d'un «congrès permanent des États» qui ne forme pas vraiment un État international ni une confédération mais qui réussit par on ne sait quelle bonne foi à contraindre les États souverains.

Habermas s'efforce ensuite de montrer les points forts et les limites historiques de la conception kantienne du droit cosmopolitique. L'étude des deux derniers siècles lui fait dire que curieusement, «dans l'immédiat, Kant s'est trompé, mais indirectement, il a également eu raison». Raison de prédire une pacification des mœurs internationales par le fait de l'intensification du commerce: «*Je parle de l'esprit du commerce [...] qui est incompatible avec la guerre.*», écrivait Kant sans savoir que cette idée allait engendrer la création du GATT et de l'Europe communautaire. Kant a aussi eu raison, selon Habermas, de prédire que la disparition des monarchies et l'accroissement du nombre de républiques allait avoir des effets pacificateurs. C'est du reste Kant qui avait imaginé un droit des citoyens à refuser de faire la guerre (après tout, arguait-il, c'est eux qui souffriront des pulsions belliqueuses des dirigeants). Habermas rappelle un troisième facteur qui vient actuellement favoriser l'établissement d'un projet de paix perpétuelle: la création lente mais constante d'un «espace public à l'échelle du globe». Non encore achevé, cet espace s'établit graduellement à travers des épisodes comme les guerres du Vietnam et du Golfe. Il prend aussi forme lors de conférences internationales de l'ONU sur des sujets comme la démographie.

Evidemment, rappelle Habermas, Kant n'a pu prévoir l'évolution de phénomènes internationaux comme les guerres mondiales, le terrorisme, les guerres d'anéantissement et de déportation. Le philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle n'avait devant ses yeux que «des guerres techniquement limitées permettant de distinguer entre les troupes combattantes et la population civile».

Ce contraste entre le monde de Kant et le nôtre, caracté-

risé notamment par la globalisation des risques environnementaux et par les restrictions désormais imposées à la souveraineté extrême des États, pousse Habermas à proposer une révision de l'idée de paix perpétuelle. Il plaide pour la création d'un tribunal permanent et contraignant, évoque des élections mondiales («il ne faut plus que l'autonomie des citoyens dépende de la souveraineté de leur État»). Il parle de réformer le fonctionnement du Conseil de sécurité de l'ONU sur le modèle des instances décisionnelles européennes.

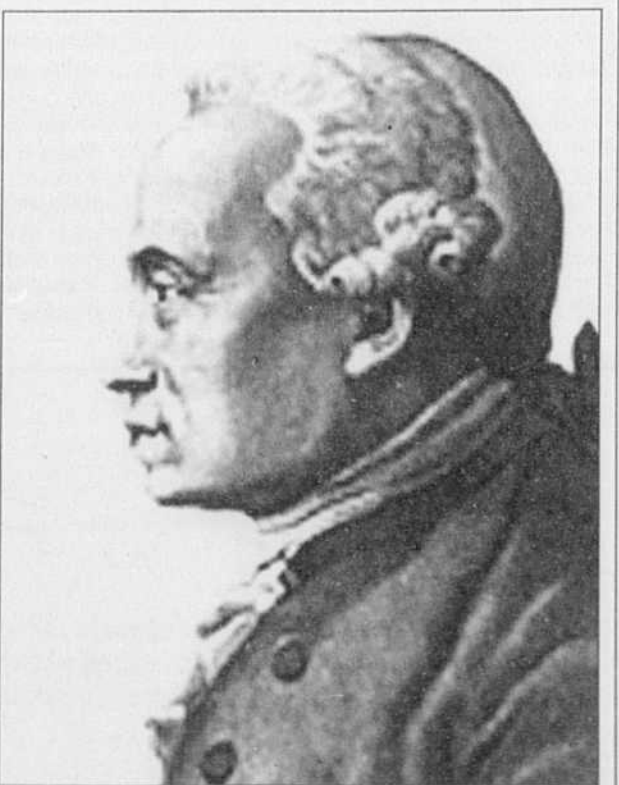
## Morale et droit

En extrapolant Kant, Habermas expose sa théorie du droit et de la démocratie, qui se caractérise par le fait que le droit est subordonné à un principe moral dont il constitue une interprétation restrictive. Il insiste sur l'irréductibilité du droit à la morale. C'est là son argument principal pour réfuter les influentes idéologies qui accusent les politiques menées au nom des droits de l'homme de s'ériger en moralisateurs de la planète.

L'auteur termine sur une solide critique des idéologies anti-universalistes, idéologies qui, dans les prochaines années, ne manqueront pas de s'opposer à la constitution de toute gouvernance mondiale. Habermas prend ici pour cible particulière un autre philosophe allemand, Carl Schmitt (1888-1985). Élève de Max Weber, grand critique des démocraties représentatives, cet ancien procureur du Reich et avocat de la défense à Nuremberg affirmait que toute utilisation d'un concept universel était une «tromperie» des plus puissants pour masquer leur pouvoir sous un voile d'objectivité. Habermas ne rappelle rien du passé de Schmitt, mais on comprend qu'il s'attaque à ce repoussoir pour discréditer a priori toute opposition anti-universaliste à la constitution d'un État de droit international. L'association nazisme-réalisme juridique est sous-jacente.

Depuis un certain temps, l'idéalisme est de retour. Il y a quelque chose de rassurant dans celui-ci. On peut parler d'un optimisme kantien perceptible, par exemple, chez Maurice Bertrand (*La Fin de l'ordre militaire*, Presses Science Po) et le kantien Luc Ferry (*L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*, Grasset). Normal, Kant croit à «une progression constante vers la liberté et la moralité». Dans cette philosophie de l'histoire, chaque guerre a une valeur pédagogique: elle a le mérite d'éveiller toujours un peu plus l'humanité et lui fait désirer la paix et l'harmonie.

Après deux cents ans de modernité politique, en sommes-nous vraiment rendus à instaurer un État de droit sur la scène internationale? Bien sûr, la loi de la jungle est anti-démocratique. Mais il ne faut pas oublier non plus le risque, dont Kant parlait aussi, d'une «monarchie universelle», qui serait le «plus effroyable despotisme». N'est-ce pas le dérapage que contient en germe tout projet de gouvernance mondiale, aussi beau soit-il? Autrement dit, une démocratie de cinq milliards d'humains est-elle vraiment réalisable?



Kant souhaitait-il vraiment la création d'un gouvernement mondial?

## L E T T R E S F R A N C O P H O N E S

## L'exil selon Pineau

## L'EXIL SELON JULIA

Gisèle Pineau  
Stock, Paris, 1996, 308 pages

LISE GAUVIN

Les grandes maisons d'édition parisiennes, Hatier d'abord puis Gallimard, nous ont habitués à ces récits d'enfance d'auteurs francophones, récits qui nous font assister aux commencements d'écrivains devenus par la suite prestigieux tout en nous transportant dans des contrées lointaines aux parfums exotiques. Toute l'efficacité de ces récits tient à une certaine justesse de ton, mêlant naïveté et artifices d'écriture, susceptible de rendre l'évocation crédible aux yeux du lecteur. Tout l'art consiste également à choisir un point d'ancrage, un élément principal autour duquel s'organisent les autres. Ce point ou cet élément est souvent une figure ayant joué un rôle déterminant auprès de l'enfant.

Le dernier ouvrage de Gisèle Pineau, *L'exil selon Julia*, obéit jusqu'à un certain point à ces «lois» d'un genre nouvellement établi, ou à tout le moins remis à la mode. Déjà connue pour ses deux livres précédents, *La Grande Drive des esprits* (1993, Prix Carbet et Prix des lectrices de *Elle*), et *L'Espérance-Macadam* (1995, Prix RFO), la romancière guadeloupéenne choisit de raconter ses années d'enfance en mettant en évidence la figure de sa grand-mère, Julia, aussi appelée Man Ya. Mais à la différence des récits plus haut mentionnés, celui-ci se passe essentiellement à Paris, où Gisèle Pineau est née, et relate tout autant les douloureux apprentissages d'une petite fille noire en proie aux humiliations que la souffrance de Julia, victime de ce qu'il faut bien appeler le mal du pays.

Amenée en France par son fils militaire, le père de Gisèle, Julia quitte

sa Guadeloupe natale pour échapper à la violence d'un mari, Astrubal, que dans la famille on désignait sous le nom de Bourreau. Mais bientôt le souvenir des coups reçus cède la place à une nostalgie indéfinissable, à un vague à l'âme d'autant plus inexplicable que la grand-mère se retrouve dans une situation matérielle confortable, entourée de l'affection des siens. Mais il lui manque ses arbres, sa cascade, son marché et son art de vivre... Ce qui n'est pas rien. La voilà donc atteinte d'une grave dépression. Dès que l'occasion se présente, elle retourne en Guadeloupe, chez elle, avec une joie non dissimulée.

Quant à la petite fille, elle fait l'expérience du racisme quotidien et, malgré ses succès scolaires, devient le bouc émissaire d'une maîtresse folle — comment dire autrement — qui l'oblige à se cacher sous son pupitre durant les cours, avec la complicité de toute la classe. Quant la petite fille avouera enfin à sa mère ce qui s'est passé, la chose semblera tellement incroyable qu'on doutera de sa véracité. Mais Gisèle, qui vient de découvrir le journal d'Anne Frank, se met à écrire ce qui lui arrive. Elle écrit même à sa grand-mère et cette dernière, analphabète, doit se faire lire les lettres par un voisin.

## Le retour aux Antilles

Quelque temps plus tard, la famille revient vivre dans les Antilles et la petite fille, devenue presque grande, n'est pas au bout de ses étonnements. Ainsi, en traversant un jour Fort-de-France avec ses frères, la voilà prise de panique devant le spectacle qui s'offre à sa vue: «*Soudain la peur nous prend. Trop de chemin parcouru. Nous ne savons pas lire l'heure*

du ciel. Nous n'avons pas marqué notre chemin. Effarés, nous remontons à la course. Trop d'expressions sur les visages. Nous n'y sommes pas accoutumés. [...] Non, nous ne sommes pas acclimatés à ces débordements, à ces visages parlants, à cette fièvre qui habite la rue. Et puis, il y a tous ces Noirs autour de nous. Tellement de Noirs, plus ou moins noirs... Chabins comme Rémi, négresses à cheveux défrisés, d'autres coiffés en afro portant bou-bou africain, mulâtresses à longues tresses frappant le bas des fesses, capresses à yeux clairs, Nègres rouges, albinos roses à cheveux jaunes [...] Blancs rouges sur le dos, les mains tachées de son, Blancs à cheveux grainés, Chinois blancs dans l'ombre d'un comptoir, Indiens malabars sombres...»

Gisèle quitte à jamais le monde en noir et blanc de ses premières années parisiennes pour ces «petits pays où on a déposé de tout un peu: maudition et sainteté, sclérotasse et bonté, jalousie, belles femmes. Des méchants paradis où l'amour est rompu par la sorcellerie. Des terres sans devant ni derrière, sans endroit ni envers, bouleversées, chavirées». C'est ce monde de la «diversité», pour reprendre une expression mise de l'avant par les écrivains de la créolité, que nous rend un récit tout en nuances et en opinions contrastées. Cela en une langue pleine de trouvailles et de poésie, dans laquelle il est question de «jours courants d'air et de compter pressés». «*C'est comme si Man Ya était partie avec la mesure du temps*», constate alors la romancière. Dans ce récit sans complaisance, Gisèle Pineau explore avec une grande délicatesse ces sentiments mystérieux que sont l'appartenance et l'identité.

## L I V R E S E T M É D I A S

Télé. À Sous la couverture, à 16h demain à Radio-Canada, Jean Fugère commente *Le temps et le Vent*, d'Éric Verissimo; il sera également question de la biographie d'Arletty, de Denis Deponpon, de *Djihad vs. MacWorld*, de Benjamin Barber, d'une biographie de Yasser Arafat, par Janet et John Wallach, et du *Sou-lèvement des âmes*, de Madison Smartt Bell.

À Plaisir de lire, présentée demain à 20h, sur les ondes de Télé-Québec, Danièle Bombardier reçoit Jeanne-Manche Delisle, qui a publié *La Bête rouge*, un roman dont l'action, d'une grande violence, se déroule en Abitibi, sur fond d'inceste et de meurtres. Richard Martineau, rédacteur en chef de *Voix*, parlera de ses lectures favorites.

Radio. L'émission *Les P'tits Bonheurs d'occasion*, présentée à midi trente aujourd'hui sur les ondes de CIBL, sera consacrée à l'ouvrage *Débarras* et à son auteur, Jacques Boulteric, que l'animateur Robert Chartrand recevra à la librairie Garneau de la rue Fleury.

*Le Temps perdu*, présentée demain à 15h à la radio FM de Radio-Canada, sera consacrée à l'état de la littérature en France, dont plusieurs disent qu'elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle

fut. L'animateur Stéphan Bureau reçoit Pierre Ouellet, qui examine cette question dans le plus récent numéro de la revue *Liberté*, consacrée aux «lettres de France».

Pierre Yergeau  
L'écrivain public

roman  
256 pages  
24,95 \$

«[...] un très grand roman [...] l'œuvre majeure d'une décennie peut-être [...]»  
Réginald Martel, *Le Devoir*

«Obligatoire Yergeau [...] un must de la rentrée [...]»  
Julie Sergeant, *Le Devoir*

«[...] un livre [...] traversé par des traits d'écriture d'une beauté rare et trouble [...]»  
Marie-Claude Fortin, *Voix*

«[...] il y a tellement de beauté en pièces détachées dans ce livre [...]»  
Laurent Laplante, *Indicatif présent*

«[...] l'un des grands écrivains de notre temps [...] un roman comme je les aime [...] qui respire la fantaisie et l'imaginaire et qui procure des plaisirs sans fin [...]»  
Serge Bureau, *Le Quai des livres*

L'instant même

## Des projets inachevés

Deux expositions illustrent une volonté chez les artistes québécois d'un recours à l'histoire de l'art

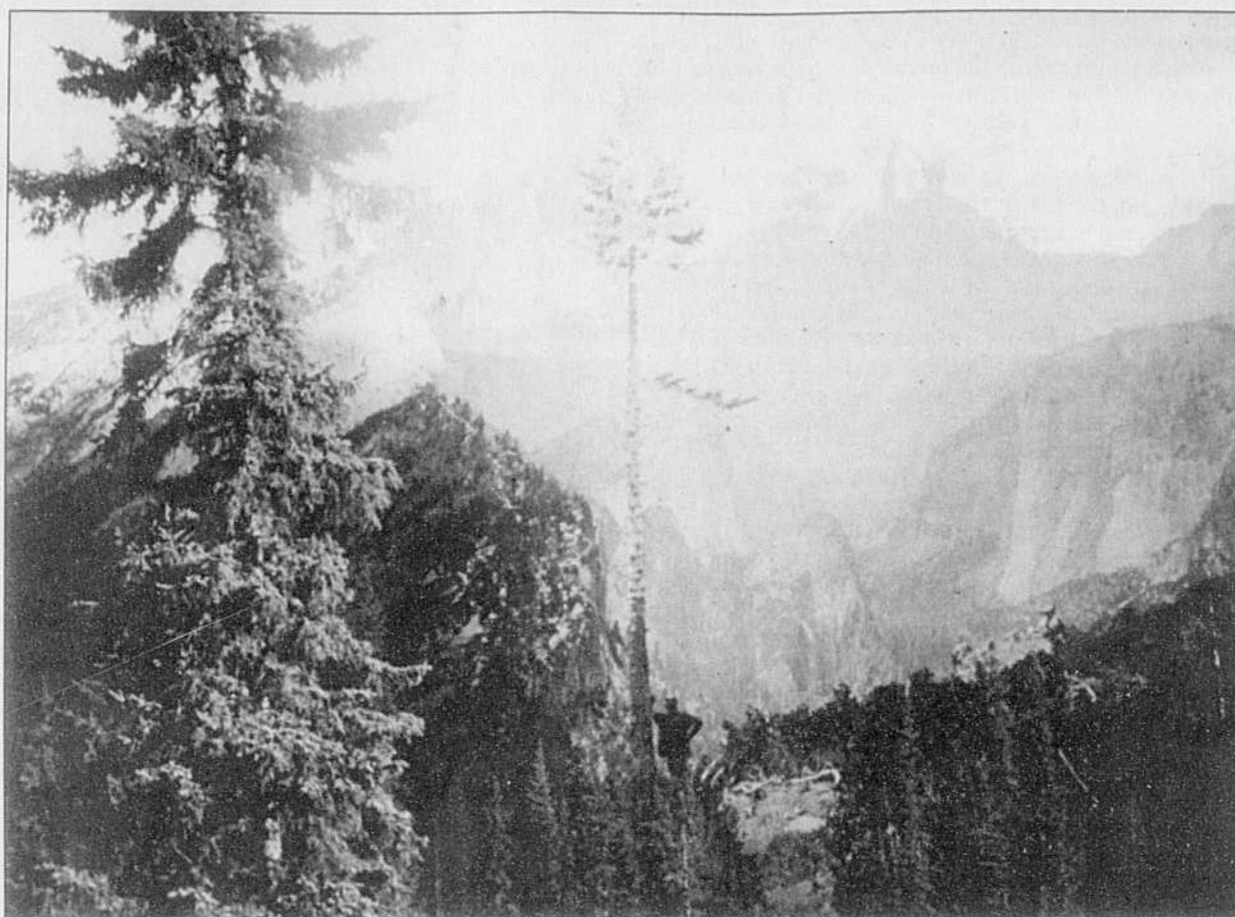
BERNARD LAMARCHE

### RIEN À DÉCLARER

Joceline Chabot  
Skol, 460, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 511  
Jusqu'au 2 février

En décembre, l'année se terminait par un parcours d'expositions dont la dernière étape se trouvait au centre Occurrence, où Joceline Chabot présentait ses astucieuses ombres blanches. On en avait parlé très rapidement, sachant dès lors qu'on pourrait y revenir, puisque l'artiste se préparait déjà à investir les locaux de Skol, où on la retrouve aujourd'hui. L'intervalle très court qui rapproche les deux expositions, résultats des «heureux» hasards de la programmation, permet de saisir avec une meilleure acuité les allées que l'artiste cherche à emprunter. À Occurrence, elle avait peint blanc sur blanc des iconographies symboliques du corps afin de brouiller notre perception. Elle poursuit cette démarche chez Skol, où littéralement elle demande au spectateur de plonger son regard dans le vide.

Quand on entre dans la galerie, on se demande si on n'a pas la berlue, étant donné l'absence d'œuvres aux murs ou dans l'espace. Comme si l'exposition ne s'était jamais rendue. Incrédule, on entre, désolé de voir qu'il n'y a rien à voir. Ce qui n'est pas tout à fait juste, cependant. Avancé dans l'espace, les murs semblent avoir été salis, leur blancheur n'est pas exactement immaculée. L'artiste est donc réellement intervenu sur les murs, mais d'une façon si minimale qu'on a peut-être tendance à ne pas voir l'intervention. À mi-chemin entre le pointillisme d'un Seurat: on pense plus précisément à ses magnifiques esquisses au crayon, et d'anciens procédés d'imprimerie par gravure, Chabot a subtilement perforé le mur pour reconstituer des iconographies d'hommes, de femmes et d'enfants occupés à différentes activités. Les repiquages dans les bandes dessinées de Roy Lichtenstein viennent également à l'es-



Petite histoire des ombres, 1991, de Sylvie Readman.

prit à cause de la trame pointillée de la reprographie à grand tirage.

### Le Big Nothing

Ce qui fait l'intérêt de ce déplacement de la feuille de papier aux murs de la galerie, c'est que l'artiste provoque une véritable prise de conscience de nos habitudes face à l'usage que l'on fait de ces espaces. Nos attentes sont prises à contresens. On aura déjà vu le même phénomène, entre autres dans les années fortes du land art où les artistes avaient déserté les galeries, tous partis remanier de gigantesques paysages. Mais ce travail de texture, bien que l'on comprenne mal la pertinence de l'iconographie réaliste qu'il révèle et qui laisse sur notre faim, pose avec une agréable insolence la question de la polarité entre le plus-que-petit et le vide y amenant.

En fait, ce travail aurait pu faire bonne figure dans une déroutante exposition présentée à New York, en 1992, qui s'intitulait, avec un titre aussi savoureux que celui retenu par Chabot, *The Big Nothing or le Presque Rien*, une initiative du New Museum of Contemporary Art. Aucune des œuvres de cette exposition ne se donnait facilement à voir, un peu comme les imageries qu'offre ici Chabot. Toutefois, la différence entre ces œuvres et celles qu'elle présente à Skol est majeure. L'exposition de New York comportait des œuvres qui soit poussaient à l'extrême leur invisibilité, soit encore intégraient à même leur «présence» la prise en considération d'un dialogue avec un espace cherchant à tout prix à être neutre, parvenant au plus à le brouiller. Les

œuvres de Chabot restent, indécises, quelque part entre ces deux pôles. C'est dommage, car du point de vue du spectateur, le passage entre la stupeur du vide et la préciosité des perforations au mur procure le meilleur effet, un sentiment que la reproduction photographique échoue à rendre. Mais après avoir découvert ce trucage de la surface immaculée du mur, et après avoir «lu» les images, le charme se rompt parce qu'on s'attendait à plus. L'artiste n'arrive pas à concilier les deux plans, celui du dispositif, qui réussit à piquer notre curiosité, et celui de l'iconographie, moins attirante. Le brouillage de la «lecture» de l'œuvre est très bien amené, mais une fois levée, l'ambiguïté laisse peu. A voir absolument tout de même.

### L'HISTOIRE À L'ŒUVRE

Œuvres de Sylvie Bouchard, Joseph Branco, Alain Laframboise, Sylvie Readman, Danielle Sauvée et Louise Viger  
Galerie du Centre des arts Saidye Bronfman  
5170, chemin de la Côte-Sainte-Catherine  
Jusqu'au 16 février

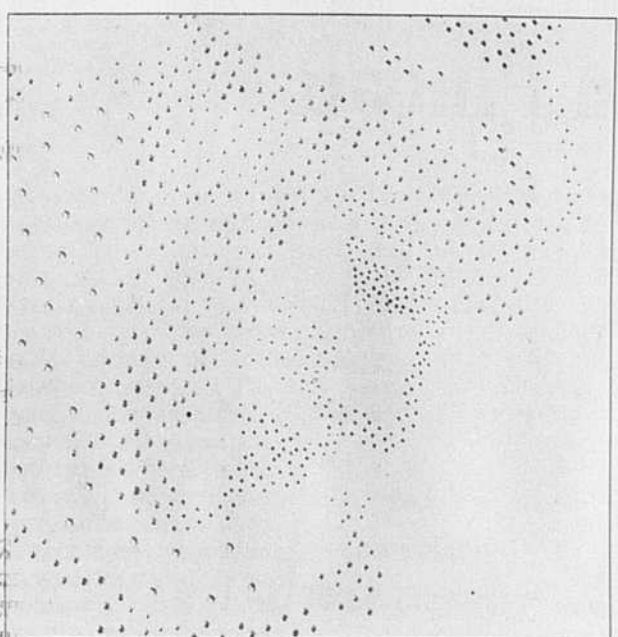
Autre événement au titre très évocateur, cette exposition réunit les travaux de six artistes montréalais dont la production a en commun de revisiter des lieux connus de l'histoire de l'art. Réunies par la commissaire Chantal Boulanger, les œuvres jettent toutes des regards rétrospectifs sur cette histoire et tracent ce qui se

révèle être au plus une sorte d'échantillonnage des possibilités autour de cet axe. Le nature didactique qui en découle gêne au point de rendre inévitable la discontinuité trahie par ce parcours. On ne saurait reprocher toutefois à Boulanger de ne pas avoir retrouvé la un thème important de la production des vingt dernières années en art contemporain. C'est ce que défendait déjà Chantal Pontbriand, en 1988, avec *La Ruse historique*, une remarquable exposition tenue à la Galerie Power Plant de Toronto, en plaçant, pour la production mont-réalisée, ce rapport à l'histoire sous le mode de l'allégorie et de la dichotomie public/privé.

Les retours sur le passé sont monnaie courante en arts visuels depuis un moment, qu'ils soient faits sous le mode de la citation, de la métaphore, ou d'autres, et on peut dire qu'il s'agit là d'un sujet qui n'a rien de risqué. D'autant plus qu'une exposition de cette nature peut être sûre de ne pas se tromper à inclure dans ses rangs la production d'Alain Laframboise, par exemple, alors que la principale caractéristique de sa production est précisément de jeter des ponts théoriques et esthétiques avec l'histoire, de réactiver, avec toujours beaucoup de doigté, les dispositifs picturaux qu'on y rencontre. C'est ce qu'il fait encore ici, peut-être encore plus directement que les autres, alors qu'il délaisse momentanément la Renaissance pour se brancher sur la fortune critique des *ready-made* de Marcel Duchamp. C'est d'ailleurs, avec son penchant surréaliste, une des deux pistes que veut poursuivre cette exposition.

Par ailleurs, Louise Viger poursuit son travail sur le monument et les matériaux «autres» (ici 9000 feuilles de papier blanc), alors qu'elle présente des cercueils étroits ornés d'une calligraphie à saveur magritienne et empièlés les uns sur les autres, desquels émergent des membres sculpturaux innommables. Sylvie Readman «revisite» très subjectivement le paysage en photographie et fait quelques clin d'œil à l'histoire du paysage canadien. Ici, difficile d'y rattacher Duchamp où le surréalisme. Sylvie Bouchard présente des toiles abstraites où elle s'auto-représente, contemplative, dans l'espace de la représentation, un peu comme le fait si bien Pierre Dorion, tandis que Danielle Sauvée reprend la figure du meuble, présentant un lit déstructuré, à la fois lyre et navire, auréolé d'un timide baldaquin circulaire. Joseph Branco, quant à lui, puise dans les récits bibliques — la Dernière Cène — et présente *La Cène ou quand le vide nous envisage* (1996) où, sur une large toile, sont disposées 12 assiettes de céramique qui jouent sur le format du tableau. Une des œuvres les plus fortes du groupe.

Le défaut majeur de cette exposition est de tenter de définir ce qui demeure toujours, au bout du compte, insaisissable. La veine duchampienne n'est clairement indiquée que par la pièce de Laframboise, bien qu'elle soit présente chez Sauvée, alors qu'ailleurs la piste surréaliste est supplantée par d'autres, plus proches de l'histoire de l'abstraction, par exemple chez Bouchard, ou du paysage. De plus, alors qu'«histoire» désigne parfois histoire de l'art, ce vocable est aussi entendu en termes de récit, et bien que ces deux notions soient évidemment enlacées, les liens qui les relient ici ne sont pas travaillés. Boulanger a raison de vouloir aborder pour le Québec une voie surréaliste qui soit moins tributaire de l'automatisme et plus proche du dadaïsme. Toutefois, le manque de rigueur dans le choix des œuvres — elles ne se répondent pas nécessairement entre elles — et dans le discours qu'elle essaie d'élaborer mine énormément son projet.



Rien à déclarer (détail), 1996, Joceline Chabot

GUY L'HEUREUX

## LA VITRINE DU CÉDÉROM

### Hénaurme Pablo

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

Picasso a tout fait. Et tout défait. Il a réinventé la ligne, la taille, la céramique, les volumes et la peinture; carrément. L'inventaire de ses incursions dans les territoires vierges des arts plastiques est beaucoup trop long à tracer pour qu'on ose même l'aborder ici. Picasso est un monstre. Picasso est trop hénaurme.

Aussi faut-il s'étonner qu'on ait songé à consigner son génie dans un povero petit disque compact. Un peu comme si on tentait, sur le modèle du génie dans la lampe d'Aladin, de «compresser» cette œuvre monu-

mentale dans un volume aussi restreint. Eh bien, surprise, on a réussi à cerner cette œuvre gigantesque et à nous faire sentir d'une image-écran à l'autre l'indescriptible odeur de génie qui enrobe chacune de ses tentatives.

Bien sûr, les milliers de toiles, sculptures, céramiques, imprimés, collages, esquisses et dessins qu'a laissés le «bulldozer Picasso» ne sont pas tous là. Mais Picasso, lui, y est. Présenté brillamment. Avec toutes ses audaces et ses contradictions. Dans un environnement graphique éblouissant, sur une trame sonore souvent étonnante. Et à travers les méandres d'une navigation exemplaire.

PICASSO  
UN HOMME, UNE ŒUVRE,  
UNE LÉGENDE  
★★★★1/2

Coproduction Grolier Interactive, Welcome. Hybride PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, milliers de couleurs) et Mac (68040 ou plus, Système 7.1 ou plus, 8 Mo, milliers de couleurs). Distribution au Québec: Prisma. Disponible dans les grandes chaînes et magasins spécialisés. Prix: 69,95 \$.

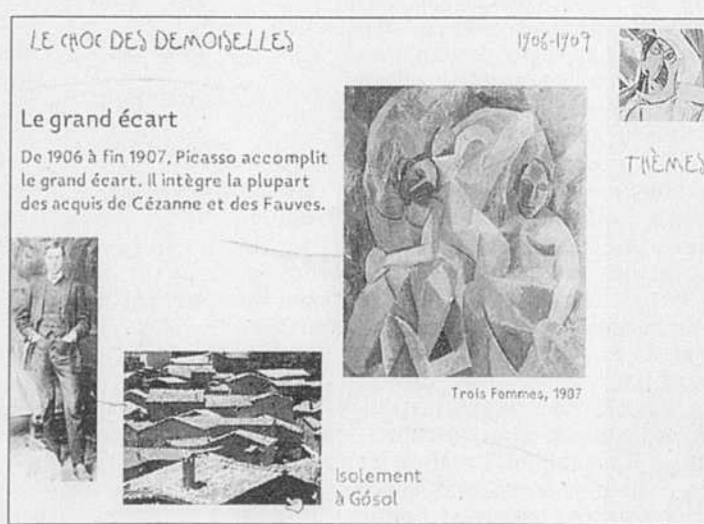
C'est un véritable défi que d'oser présenter Picasso sur un cédérom. L'œuvre est tellement gigantesque que l'on doit évidemment faire des choix et bâtir un scénario qui tienne compte de tout sans tout avoir. Heureusement pour nous, ce premier cédérom sur Picasso vient ici faire la preuve des possibilités presque illimitées du support. Et ceux qui y plongeront doivent savoir qu'ils se préparent à naviguer pendant de longues heures sur un long fleuve pas du tout tranquille.

L'ouvrage offre dès l'abord plusieurs possibilités de visite. Le premier écran auquel on accède après le générique d'introduction nous plante dans le décor de la plus imposante de ces options, celle que l'on a nommée ici le «Journal d'une œuvre». On tombe en fait dans une sorte d'immense salle où l'on peut se déplacer à travers les époques marquantes de la carrière de Picasso, chacune bien sûr représentée par une œuvre. Cela va de la petite enfance à la mort et les 17 grandes étapes jalonnant chronologiquement la vie du peintre sont là, ac-

cessibles, au bout du clic de la souris.

Mais il est aussi possible de cliquer à tout moment sur l'icône «Thèmes», à droite en haut de l'écran, qui, lui, mène à une visite plus restreinte et centrée sur huit thèmes prédominants: Tauromachie, Portrait, Autoportrait, Sculpture, Céramique, Gravure, Spectacles et Ateliers. On verra plus loin comment utiliser encore mieux cet outil. Tout en bas, à droite aussi, une sorte de boule de fil de fer spiralée se déroule lorsqu'on l'approche et donne accès à l'Index, au Dictionnaire, au Journal et aux Thèmes; c'est le bus Picasso, le tableau de contrôle simplifié. Bon. Donc, on est là à marcher dans cette grande salle... et l'on n'a qu'à choisir.

Le parcours du Journal est fascinant. On pourra s'y perdre pendant quelques bonnes dizaines d'heures en explorant les différentes facettes du génie de Picasso, tout comme les périodes troublées dans lesquelles il s'est incarné. Chacun des 17 chapitres se développe en trois ou quatre sections menant chacune aux œuvres et à une série de textes. Au total, plus de 600 œuvres diverses sont présentées, certaines de façon beaucoup plus complète que d'autres, même en trois dimensions. C'est ainsi que lorsque l'œuvre à l'écran — *Guernica*, *Les Femmes d'Alger* ou *La Joie de vivre* par exemple — est aussi celle qui figure sous l'icône Thèmes en haut à droite de l'écran, on a accès à une analyse fouillée de la construction de la toile, une analyse qui la situe aussi par rapport à la production précédente et qui la compare à d'autres œuvres semblablement importantes. Il suffit alors d'aller cliquer



sur la petite photo de *Guernica*, *La Joie de vivre* ou *Les Femmes d'Alger* pour avoir accès à ce boni.

En tout temps aussi, on peut cliquer sur la date de la période dans laquelle on se trouve pour avoir accès à la rubrique «Pendant ce temps...», qui vient encore mieux situer le récit que l'on nous fait. Dans les textes, les mots colorés — les «hyperliens» du jargon cédérom — donnent accès au Dictionnaire. Quant à la navigation générale, elle sait imposer son rythme dès les premières images; exemplaire, fouillée, en arborescences de plus en plus pointues, elle occasionne toutefois quelques longueurs.

Petit détail technique non négligeable, *Picasso — Un homme, une œuvre, une légende* s'installe tout seul quand vous le glissez dans l'ordinateur. Il faudra donc configurer votre écran en milliers de couleurs avant de le mettre dans la machine. Dans la version 256

couleurs habituelle, il vous sera difficile de voir quoi que ce soit dans les trois séquences vidéo et les œuvres elles-mêmes seront moins «frappantes».

Mais la perfection n'est pas de ce monde, comme disaient les Albigeois. Et l'on reprochera surtout à ce *Picasso* d'être un peu lent. Lorsque l'on passe d'un palier à l'autre, dans le développement des sous-chapitres de chaque grande période, par exemple, on patine dans la choucroute — choucroute noire; avec petit sablier ou montre-bracelet en avant-plan. Au début, c'est absolument horripilant. Mais peu à peu, plus on creuse les possibilités du cédérom, plus on s'aperçoit que ces «pauses» sont presque souhaitables pour réussir à digérer tout ce qu'on nous offre. Les petits rapides de la souris, les visiteurs de surface et les touristes ne s'y feront sans doute pas.

Reste néanmoins que malgré les attaques musicales pointues et les animations «Norman MacLareniques» qui présentent certains des grands chapitres du Journal d'une œuvre, c'est le rythme parfois légèrement défaillant de ce cédérom qui l'empêche de se classer parmi les rares chefs-d'œuvre du genre. Mais c'est tout près.

L'occasion est belle d'introduire cette semaine la notion de «cote» que les habitués de la version en ligne de cette chronique connaissent déjà. Pour vous aider à mieux situer la chose, voici à quoi correspondent les cotes:

- ★★★★ chef-d'œuvre
- ★★★★ remarquable
- ★★★ très bon
- ★★ correct sans plus
- ★ peu recommandable

**Gallery B.A.I.**  
c./Ferlandina, No 25 Baixos  
08001 Barcelona, Spain  
Tél.: New York (212) 941-5588  
Fax: New York (212) 941-0223

**Danièle Rochon**  
Oeuvres récentes  
14 janvier - 8 février 1997

**L'histoire à l'œuvre**  
du 9 janvier au 16 février 1997

Sylvie Bouchard Joseph Branco Alain Laframboise  
Sylvie Readman Danielle Sauvée Louise Viger

**Commissaire invitée: Chantal Boulanger**  
visite guidée gratuite le dimanche 19 janvier à 14 h

Galerie du Centre des arts Saidye Bronfman  
5170 Côte-Sainte-Catherine, Montréal H3W 1M7  
Tel.: (514) 739-2301 Fax: (514) 739-9340

**LE CIRQUE**

Riopelle

Livre-album comprenant 12 gravures originales et d'interprétation (eau forte, 60 cm x 90 cm) de Jean-Paul Riopelle, imprimées par Alain Pivoir en collaboration avec l'Atelier Circulaire et 6 textes inédits de Gilles Vigneault, dans un boîtier de Pierre Ouvrard. Tirage de 75 exemplaires numérotés. Prix de lancement 12 500 \$ plus taxe. L'album est disponible au prix de lancement jusqu'au 24 janvier 1997. Partenaire à l'édition Omer DeSerres

**Michel Tétreault Art International**  
Pour renseignements: (514) 389-4068

# LE DEVOIR À LA TÉLÉVISION

## SAMEDI NOS CHOIX

### BRANCHÉ

L'équipe de cette émission sur les nouvelles technologies présente ce soir une nouvelle collaboratrice. Sofia, née dans un laboratoire d'infographie de Radio-Canada. Il s'agit d'un clone de l'animatrice Sophie Lambert.

Radio-Canada, 17h



Paule des Rivières

### QUÉBEC PLEIN ÉCRAN

Anne-Marie Dussault reçoit la mairesse Andrée Boucher. Les deux femmes commentent l'actualité de la semaine.

Télé-Québec, 19h30

### GRANDS REPORTAGES

Les avoires juifs en Suisse et l'argent des morts.

RDI, 20h

### VITTORIO STORARO, CRÉATEUR DE LUMIÈRE

Portrait du directeur photo Vittorio Storaro, chef opérateur de Coppola et Bertolucci.

Télé-Québec, 20h30

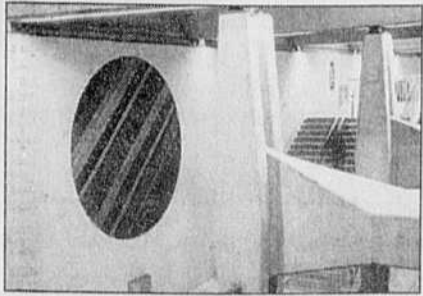
CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
2 (2) 4 (4) 6 (6) 7 (7) 9 (9) 11 (11) 12 (12) 13 (13)	L'Arche de Noé (16:00) / Québec-actualités	Branché Impact	Simplement la vie (12) (9) (8) Passion plein air	Le Téléjournal	Raison Passion / Gérard Poirier	Jeux d'enfants	Mr. Bean	Hockey / Match des Étoiles						Le Téléjournal	Les Nouvelles du sport (23:25) / Cinéma / LES MARMOTTES (5) (23:45)
4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 13 (13) 40 (40)	Le Championnat des quilles (16:00) / (5) Championnat de quilles (16:00)	Vins et Fromages	Fleurs et Jardins	Le TVA	Cinéma / CLUB PARADISE (5) avec Robin Williams, Peter O'Toole			Gala du championnat canadien professionnel de patinage artistique				Le TVA / Sports / Loteries (23:14)			Cinéma / LE PREDATEUR (5) avec Arnold Schwarzenegger (23:27)
15 (15) 17 (17) 24 (24) 30 (30) 46 (46)	Albert, le 5e mousquetaire	Les Misérables	Il était une fois... les découvreurs	Skippy	Épopée en Amérique		Québec plein écran	Samedi C / Vittorio Storaro	Cinéma / LA DOLCE VITA (1) avec Marcello Mastroianni, Anita Ekberg (21:37)					Les Maîtres du pain (23:34)	
2 (2) 4 (4) 16 (16) 30 (30) 35 (35) 49 (49)	Pub	Habitation	Le Grand Journal	Les Simpson	Cinéma / L'AMOUR EN TROP (4) avec Albert Finney, Jill Clayburgh			Cinéma / UNE LUEUR DANS LA NUIT (4) avec Melanie Griffith, Michael Douglas				Box Office (23:21)		Le Grand Journal (23:51)	
5 (5) 6 (6)	Hockey / All Stars Skills			News	Busy Bodies	Wayne & Shuster		Hockey / Match des Étoiles				Saturday Report		The Country Beat (23:15)	
8 (8) 13 (13)	Missing (16:00)	RoadCrew	Home Improv.	Newsline	Regional...	Entertainment Now		Dr. Quinn, Medicine Woman	F/X: The Series			Poltergeist: The Legacy		CTV News	News
12 (12)	Snow Safari	World Wrestling		Pulse	Hockey World	Star Trek: Voyager		Early Edition							Pulse
8 (8) 13 (13) 22 (22)	Wide World of Sports			News	ABC News	Wheel of... Jeopardy!						Relativity		News	Psi Factor
3 (3) 8 (8) 10 (10) 33 (33) 57 (57) 6 (6) 24 (24) TSN (TSN) RDS (RDS) TV5 (TV5) CF (CF) MM (MM) SE (SE) YTV (YTV) RDI (RDI) D (D)	Basketball NCAA (14:00) / Basketball Big East / Notre-Dame - Syracuse (16:00) / Golf / Bob Hope Chrysler Classic (15:30) / Pub (12:30) / Points North / Antiques Roadshow / Rail... (16:05) / Hockey (14:00) / Polka Dot / Sportf. (16:00) / Ski (15:30) / Vins et... / Joy. Naufragés / Vox Pop / VideoF. (14:30) / Mon ami Willy 2 (16:00)			News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition			Walker Texas Ranger		News	Hercules
				News	CBS News	Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition</						

LE DEVOIR

# FORMES

## Mousseau

Murale en céramique, station de métro Peel, 1966.



SOPHIE GIRONNAY

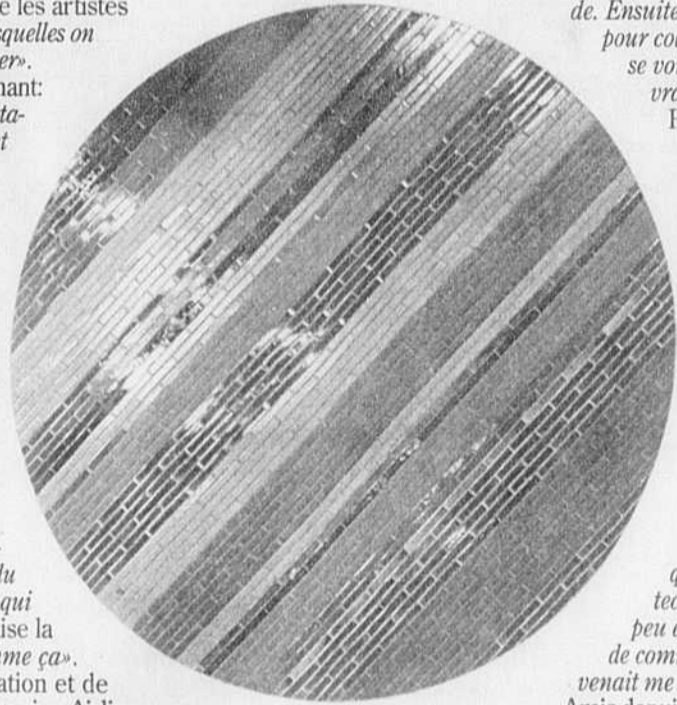
en 67, tout était beau-eau, c'était l'année de l'Expo, c'était l'année de Mousseau. Ses pastilles de couleurs « splashaient » les murs de la station de métro Peel. Sa murale du hall de l'Hydro, en résine multicolore, illuminait le boulevard Dorchester. Dans les discothèques qu'il avait conçues, sous ses projections qui modelaient l'espace, les bougalous dansaient tout fous, tandis qu'au resto Chez son Père, les comédiens, ses grands amis, finissaient leur nuit dans le décor de lumière qu'il avait créé. Génial patenteur, sublime créateur d'environnements, Jean-Paul Mousseau (1927-1991) a commencé comme artiste-peintre automatisé, disciple de Borduas, signataire du *Refus global*. Mais, poussant à bout la logique révolutionnaire dudit manifeste, il a « fini » enlumineur et coloriste de notre paysage construit. « À cause de ses convictions,

qui sont toujours restées très à gauche, il a foutu carrément le chevalier dehors. Il était contre le système de l'art. Il voulait mettre l'art là où les gens vivent et circulent », résume l'architecte Roger d'Astous. La rétrospective qui se prépare au Musée d'art contemporain (coup d'envoi le 31 janvier) montrera la multiplicité des modes d'expression — théâtre, arts décoratifs, joaillerie — auxquels Mousseau s'est attaqué. Mais l'architecture est l'un des domaines où sa contribution demeure capitale. « *Ours rebelle* » (pour Luc Durand), « *lête de cochon* » (pour Dumontier), « *violent* » (pour d'Astous), Mousseau laisse aux architectes un souvenir empreint d'affection, mêlé de crainte et de respect.

### Écoutons-les.

#### Jean Dumontier

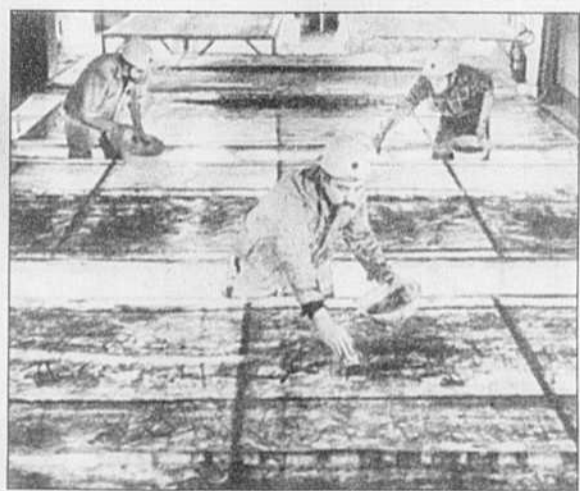
Peel donne à l'architecte Jean Dumontier l'idée d'engager Mousseau au Bureau de transport métropolitain (BTM). De 1974 à 1984, il sera conseiller artistique au sein d'une équipe de 325 personnes, que dirige Gérard Gascon, chargée de faire réaliser puis de livrer les nouvelles stations. « Au début, explique M. Dumontier, on avait laissé des murs vides où des artistes racontaient un bout de l'histoire de Montréal. Mais à partir de 1970, on a demandé plutôt aux artistes de concevoir des éléments fonctionnels. » Peel avait amorcé une nouvelle approche dans laquelle les artistes contribuaient à créer plutôt « des ambiances globales dans lesquelles on passe, dont on ressent l'effet et les sensations mais sans s'arrêter ». Au BTM, le rôle de Mousseau est diffus, mais déterminant: « Nous discutons ensemble au niveau de la conception des stations, de leur coloration, des revêtements de céramique, et aussi de l'intégration d'œuvres d'art. » Par des livres, 30 diapositives, 80 000 diapos, Mousseau contribue au rayonnement du métro à l'étranger. « Car il a fait époque! » « Mousseau, conclut M. Dumontier, c'était un bonhomme très fort, une tête de cochon mais une bonne tête de cochon. Avec lui, on était sûr du résultat. »



#### Luc Durand

Mousseau n'est entré qu'à reculons dans le projet du métro Peel, s'il faut en croire l'architecte Luc Durand, alors membre de l'agence Papineau, Gérin-Lajoie et Leblanc qui avait décroché le contrat. « J'ai eu du mal à le convaincre. C'était un ours, bourru et rebelle, qui en avait contre beaucoup de choses. » Luc Durand réalise la première maquette « assagie ensuite, c'est toujours comme ça ». Mousseau y participe par ses suggestions de coloration et de cercles, inspirées, selon Durand, de la section Scandinavian Airlines de l'aéroport Kennedy (signé du grand Saarinen). « Mousseau a aussi participé, avec moi, à l'élaboration d'un projet non construit d'un groupe d'habitations [en même temps qu'Habitat 67] sous une immense toiture de verre. Lui et Marcelle Ferron étaient d'avant-garde au plan de l'aménagement des lieux publics. Il aimait les matériaux purs, les couleurs solides. Il avait le sens de la composition et de l'harmonie. C'était un écologiste avant le temps, qui détestait le gaspillage. Il avait des visions urbaines qui dépassaient l'architecture. Il voyait clair dans ce qui se passait. »

Mousseau travaillant à la murale d'Hydro-Québec, 1962.



#### Claude Vermette

On doit au céramiste Claude Vermette l'incursion de Mousseau dans le monde du bâti. « Je me passionnais depuis toujours pour l'architecture, plus que Mousseau qui, lui, était très pris par le théâtre. Je fréquentais les architectes, on mangeait ensemble et on discutait. On était tous un peu du même âge. C'est comme ça que j'ai fini par être débordé de commandes de murales et que j'ai demandé à Mousseau, qui venait me voir à l'atelier, de me prêter main forte. » Amis depuis le collège Notre-Dame (où ils étaient élèves du frère Jérôme), Vermette et Mousseau formèrent, entre 1958 et 1966, un duo de muralistes choc. « Ce qu'on voulait, ce n'était pas de raconter des histoires sur les murs. On voulait que les murs puissent parler, que ce soit gai. La couleur ajoutait beaucoup à certaines lignes architecturales. » Leur collaboration, « toujours joyale, enthousiaste », culmine avec le projet de la station de métro Peel: 54 cercles en tuiles de deux pouces, chacune de couleur différente. « Un tour de force à réaliser, dit le céramiste. Pour chaque tuile de porcelaine, cuite à très haute température, on a mis un soin de joaillier. D'ailleurs, depuis, ça n'a pas bougé. Ce qu'il y a eu de merveilleux, c'est que les responsables à la Ville, qui étaient les clients, ne comprenaient rien à ce qu'on faisait là, si bien qu'on a pu travailler en toute liberté. »



Restaurant Chez son père, Montréal, 1963. Murale lumineuse, lanternes et rideau en céramique conçus par Mousseau.

#### Mousseau en architecte

En plus de son travail de conseiller en coloration auprès de plusieurs architectes et à l'emploi du Bureau de transport de Montréal, Mousseau a participé à 47 projets au total, incluant la décoration intérieure d'une résidence étudiante (1966) de deux restaurants (1953, 1965) et du Théâtre Egrégore, et la création

des environnements de huit discothèques. Pour le reste, citons: ■ douze murales en céramiques, dont sept avec Vermette, et les stations de métro Viau, Honoré-Beaugrand et Square Victoria; ■ une murale en blocs de ciment, une murale en aluchromie (Banque Nationale du Canada); ■ quatre murales lumineuses en fibre de verre et résine, dont celle du hall de *The Gazette*, d'Hydro, du Palais de justice de Drummondville et d'un bâtiment fédéral à Hull; ■ cinq vitraux non religieux, dont celui du Palais de justice de Percé, et quatre vitraux d'église, dont deux pour d'Astous.

#### Mousseau en colère

En 1964, Mousseau déclarait, dans une entrevue pour *Maclean's*, ce que bien d'autres disent encore... quand l'enregistreuse est fermée. « Les ministres veulent qu'on marche et les fonctionnaires nous tirent dans les jambes. En plus d'être vieux, ils sont peureux, ils préjugent de ce que les gens aimeront ou n'aimeront pas, ils veulent éviter les problèmes. Qu'avons-nous comme œuvres architecturales valables dans la province? Rien. L'Hydro-Québec, par exemple, le plan original de Gagné était infiniment plus beau que l'édifice actuel. Ils le lui ont fait recommencer six fois. On

dit aux architectes: battez-vous les gars, et puis on comprend que s'ils s'entêtent, ils vont tout perdre, alors on se tait. Ici, tu plies ou tu crèves. »



Murale lumineuse en fibre de verre et en résine colorée, siège social d'Hydro-Québec, 1962.

# l'alummeur

## IDM

### Rappel - Onzième appel de propositions du programme de recherche appliquée en design, volet 1

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel  
3<sup>e</sup> étage  
Montréal (Québec)  
Canada H2J 2J5  
Téléphone : (514) 596-2436  
Télécopieur : (514) 596-0881

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, a pour principal but de stimuler la recherche appliquée en design. Pour ce faire, il offre un programme de contributions en deux volets.

Le volet 1 du programme s'adresse aux designers, aux partenariats entre designers et entreprises et aux entreprises qui possèdent un service intégré de design et vise par-

ticulièrement les petites et moyennes entreprises de la grande région de Montréal.

Le volet 1 du programme favorise la réalisation de projets permettant la conception et le développement de produits novateurs ou l'amélioration, par la qualité du design, de produits existants (y compris les outils de design). Sont admissibles les projets de recherche en design reliés au secteur indus-

triel; à la mode; à l'architecture; à l'architecture du paysage; au design d'intérieur; au graphisme; à la production multimédia; à l'urbanisme. Le design doit faire partie intégrante des processus de conception et de développement du produit.

**Contributions maximales:**  
50% des coûts admissibles d'un projet, jusqu'à concurrence de 100 000 \$.

**Réception des formulaires de proposition:** Jusqu'au mardi 4 février 1997, avant 16 heures.

**Formulaires de proposition et conditions disponibles aux bureaux de l'IDM, du lundi au vendredi entre 9h et 16h.**